Zeitschrift: Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

Band: 69 (2005)

Heft: 273-274

Artikel: En passant par la Lorraine... : considérations sur la genèse d'un choronyme

Autor: Pitz, Martina

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-400097

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EN PASSANT PAR LA LORRAINE...

CONSIDÉRATIONS SUR LA GENÈSE D'UN CHORONYME

Pour tenter de dépasser les certitudes anciennes relatives au rôle de la «race» (le «Volkstum» de l'historiographie allemande)[1] dans la genèse des nations modernes, l'historien Eugen Ewig a essayé, dans un remarquable article inspiré des travaux de Wenskus[2], de fonder une réflexion théorique sur les problèmes de langue et d'identité au sein des groupes dirigeants du monde franc[3] en s'appuyant sur une analyse sémantique[4] de la terminologie politique et géographique des périodes concernées. Dans cette étude, il signale que le choronyme[5] *Lorraine*, dérivé du nom d'un souverain carolingien, fait référence à une communauté d'hommes, un «Personenverband»[6]: «Si l'on ne voulait pas se résoudre à désigner le royaume de Lothaire II par l'appellation très générale de *Francia*, il ne restait guère d'autre solution que de recourir au nom du souverain pour

---

(1) Pour la période mérovingienne, on trouvera un état de la recherche sur cette question chez Werner 1996. Pour la période allant de l'époque carolingienne aux alentours de l'an Mil, voir Goetz 1999, 185sqq. (notamment la bibliographie citée en note 154) et Schneidmüller 1997, 141sqq.

(2) Voir Wenskus 1961, 573sqq., ainsi que la réception de cet ouvrage fondamental chez Wolfram 62001, 10s. et Geary 2002.

(3) L'état actuel de la recherche sur cette problématique est résumé chez Goetz 1999, 269s. et Geuenich et al. 1999.

(4) Pour des raisons méthodologiques, les sciences historiques n'accordent d'intérêt réel aux analyses sémantiques, en les combinant généralement avec d'autres méthodes d'approche critique des sources, que quand elles se penchent sur l'évolution de tel ou tel concept révélateur de processus culturels, politiques, religieux ou socio-économiques dans une perspective de longue durée. Voir à ce sujet les réflexions théoriques de Schulz 1978; Koselleck 1986 et Busse 1994.

(5) Pour la définition de ce terme, voir Goebl 1985; Kampfhammer 1989; Dorion/Poirier 1975, 30s.; Puhl 1999, 65.

(6) Cf. Ewig 1964, 99: «Der Name Lothringer ist ein von einem Herrschernamen abgeleiteter Personenverbandsname». Ce texte évoque les «Lorrains» (*Lothringer*), mais on aurait tout aussi bien pu parler de «Lorraine» (*Lothringen*), puisque le nom de la région se réfère également à la communauté d'habitants.

le caractériser»(7), nous explique Ewig, plaçant ainsi le *regnum Lotharii*(8) dans la même catégorie de *nomina regnorum* que le *regnum Hludowici regis* (Lot 1891; Lugge 1960, 104; Schneidmüller 1979, 43.), le *regnum Karoli* (Mohr 1957, 320; Lugge 1960, 103) et le *regnum Karolomanni* (Mohr 1957, 322), pour ensuite citer en référence les nombreuses sources évoquant les *optimates*, les *homines*, etc., qui entouraient ces souverains. L'origine de ce mode de dénomination remonte à l'époque mérovingienne. On a souvent fait remarquer qu'aucune appellation particulière ne nous est transmise pour les différents royaumes francs d'époque mérovingienne et carolingienne, ces derniers étant généralement désignés à partir du nom de leurs rois. Du point de vue linguistique, le syntagme *regnum Lotharii* pourra également être comparé aux nombreuses appellations de *comitatus* formées sur les noms des *comes*, dont elles désignaient le rayon d'action, et qui apparaissent, elles aussi, vers la fin de l'époque carolingienne. Pour l'espace lorrain et les régions avoisinantes, ces appellations de *comitatus* ont été recensées et analysées de façon très détaillée par Roland W. L. Puhl (1999, 4, 464, 481) dans sa thèse sur les structures administratives (*pagi*) de l'ancienne Austrasie.

Toutes ces formations ne peuvent cependant pas être considérées comme des choronymes *proprio sensu*, ne serait-ce qu'en raison de leur caractère éphémère. Sur ce point, on suivra volontiers Peter von Polenz (1977, 376) qui fait remarquer que les choronymes («Landschaftsnamen») sont généralement des formations très anciennes dont le processus d'éla-

(7) Ewig 1964, 131s.: «Wenn man das Reich Lothars II. nicht einfach als *Francia* bezeichnen wollte, so blieb eigentlich nichts anderes übrig, als es durch den Namen des Herrschers zu charakterisieren». Cette position est partagée par la plupart des spécialistes du haut Moyen Âge, voir entre autres Parisse 1978, 113: «Déjà, faute de pouvoir en parler autrement, on désignait toutes ces régions de l'expression 'royaume de Lothaire' qui devint *Lotharingie*»; Halphen 1979, 308; Boshof 1987, 132s.: «Für das künstliche Gebilde standen auch nicht den für den Osten und Westen üblichen Bezeichnungen, nämlich *Germania* und *Gallia*, vergleichbare Namen zur Verfügung, wenn man einmal von dem mit den Trierer Primatsbestimmungen verknüpften, aber eben nicht das gesamte Lotharreich erfassenden Begriff *Gallia Belgica* absieht. So blieb im Grunde keine andere Lösung, als die auch für andere Teilreiche gebräuchliche Benennung nach dem Herrscher, also *regnum Lotharii* und nach Lothars Tod *regnum quondam Hlotharii* übrig»; Schneidmüller 2001, 621: «Der Zufall der Entstehung schlug sich in ... Raumbezeichnungen nieder; die Benennung nach dem Herrscher ermöglichte die größte Eindeutigkeit».

(8) Pour les mentions historiques de ce terme voir Parisot 1899, 747s.; Parisot 1909, 125s.; Lugge 1960, 104s.; Schneidmüller 1979, 41; Nonn 1983, 52s.; Bauer 1997, 13s.; Mohr 1957, 317s.

boration s'avère particulièrement lent; et il souligne à juste titre que ce constat vaut aussi pour les nombreuses entités juridiques constituées à la suite d'événements historiques («Bezirksnamen»). On ne sera donc pas étonné de constater que la recherche historique s'est penchée depuis des décennies sur un problème épineux: comment s'expliquer que l'appellation *regnum Lotharii*, ce «choronyme malgré lui» formé à l'occasion du partage du royaume du fils aîné de Louis le Pieux en 855[9], se soit maintenue à travers les siècles pour désigner ce que les sources plus tardives appelleront la *regio Lothariorum* (Bauer 1997, 66s.), «la région des gens de Lothaire», le royaume lui-même ayant cessé d'exister à la mort de Lothaire en 869, son territoire se retrouvant finalement, à la suite de nombreuses querelles, sous la coupe des Ottoniens en 925. Au moment de sa création, le nom désigna sans doute une vaste entité géographique et politique englobant toutes les régions situées entre l'Escaut, la Meuse et le Rhin, c'est-à-dire les bases mêmes du pouvoir carolingien (Lugge 1960, 103); mais cette désignation semble assez vite se réduire aux régions d'Austrasie sises à l'ouest de la frontière des langues, puis au duché de Haute Lotharingie du XIe siècle, correspondant *grosso modo* aux trois diocèses de Metz, Toul et Verdun. La *Geste des Loherains* se focalise déjà clairement sur la partie occidentale de l'ancienne *Lotharingie*, même si Metz apparaît toujours comme la ville la plus importante de cette entité (Gleich 1925, 4s.; Haubrichs 1995, 242).

Pour expliquer l'étonnante persistance de cette appellation, Ewig donne une réponse catégorique, mais peu convaincante: selon lui, elle se serait tout simplement maintenue parce que Lothaire II n'avait pas eu d'héritier direct[10]; mais la recherche plus récente semble convaincue que l'énigme ne peut être élucidée que par le biais d'une analyse minutieuse de l'évolution des mentalités. De nombreux érudits ont fini par répondre par l'affirmative à la question de savoir si l'on pouvait conclure, à partir des sources écrites existantes, à l'émergence d'une sorte d'«identité lorraine» que la recherche plus ancienne, fortement imprégnée d'*a priori*

(9) Voir Parisot 1899, 747s.; Nonn 1983, 52sqq.; Mohr 1957, 326s.; Bauer 1997, 12: «Entgegen der Auffassung einiger Quellen und moderner Interpreten geht diese Bezeichnung ganz ohne Zweifel auf Lothar II. und nicht auf Lothar I. zurück».

(10) Ewig 1964, 132: «Die Bezeichnung *regnum Hlotharii* ... wurde nur deshalb fest, weil Lothar II. keinen Leibeserben hinterließ». Pour les querelles au sujet du divorce de Lothaire II et les conséquences potentielles de cet acte pour la question de la persistance de son royaume, on se reportera à Parisot 1899, 143sqq.; Hlawitschka 1968, 17sqq. et Penndorf 1974, 52sqq.

nationalistes, avait férocement contestée[11]. Pour Thomas Bauer (1997, 27s.) et Bernd Schneidmüller (2001, 621), un sentiment d'appartenance particulier transparaîtrait des sources dès la fin du IXe siècle; plus prudents, Michel Parisse (1995, 31), Régine Le Jan (1995, 75) et d'autres le considèrent comme assuré avant l'an Mil: le simple fait qu'on ait continué de parler de *Lotharingia* malgré l'existence de termes plus anciens comme *Gallia* ou *Francia*, tous plus ou moins appropriés pour désigner l'espace géographique concerné[12], justifierait une telle supposition. Mais ce sentiment d'identité ne serait en aucun cas fondé sur des bases ethniques ou linguistiques[13], loin de là: il s'appuierait essentiellement sur des relations personnelles (Keller 1991; Goetz 1999, 182) liées aux vieux principes de partage des pouvoirs en usage chez les Francs (Schneidmüller 2001, 621s.). Selon Régine Le Jan (1995, 76) qui a longuement abordé cette question, «les princes lotharingiens semblent n'avoir pas conçu leur *regnum* autrement que comme une partie intégrante de l'*imperium* franc, le cœur même de cet *imperium*», ce qui expliquerait assez bien l'absence, *a priori* surprenante, de toute forme d'identité culturelle de l'espace concerné avant le Moyen Âge classique[14].

Tout ceci ne nous indique cependant pas dans quelle mesure – et à partir de quel moment – cet espace au sein duquel les relations de pouvoir (*regnum*) se seraient établies sur des bases singulières, a été perçu comme une entité géographique à part entière; et il semble fort improbable que ce problème puisse être résolu au moyen d'un simple corpus de mentions historiques. On admettra volontiers qu'une analyse historique d'un terme géographique et politique qui tente d'en dégager le sémantisme

(11) Voir notamment les positions inacceptables des partisans de la «recherche sur la genèse des espaces culturels» de l'«Ecole Rhénane» des années 1930 qui tentent d'instrumentaliser politiquement cette question (Steinbach 1939). Pour une critique plus détaillée des méthodes de l'«Ecole Rhénane» voir Pitz 2003a, 2003b.

(12) Voir à ce sujet Lugge 1960, 9sqq., 17sqq.; Schneidmüller 1979, 40s., 1987a, 19sqq., 1987b, 88s.; Bader 1969, 14sqq.; Bauer 1997, 75.

(13) On a souvent insisté sur le fait que de telles similitudes sont impossibles à déceler; voir à ce sujet déjà Steinbach 1939, 55s. L'état actuel de la recherche sur la question est résumé chez Bauer 1997, 69s.

(14) Cf. Haubrichs 1995, 241: «Direkte Zeugnisse lotharingischer Identität tauchen nicht auf, waren aber auch kaum zu erwarten». À partir de la seconde moitié du XIIe siècle, l'essor économique de Metz a fait de cette ville un centre culturel et littéraire important qui servait aussi de pôle d'attraction pour les classes dirigeantes des régions germanophones avoisinantes. Voir à ce sujet Pitz 2000, 2001, 2003c.

à partir d'un ensemble de mentions assurées peut nous renseigner très précisément sur les marques idéologiques d'une époque donnée; et les historiens n'ont donc certainement pas eu tort d'affirmer que l'émergence des nations – processus extrêmement lent et hautement problématique – reflète avant tout un changement dans l'idée qu'on se fait de l'État lui-même (Keller 1989; Goetz 1999,182), ce changement se traduisant entre autres par l'introduction d'une nouvelle terminologie politique(15). Mais il est généralement reconnu aujourd'hui qu'on est allé trop loin en voulant expliquer la persistance du choronyme *Lorraine* par la naissance d'une conscience politique liée à la perte d'autonomie du *regnum Lotharii*, comme la recherche plus ancienne l'avait très souvent fait (Hübinger 1943, 101; Hlawitschka 1968, 16s., etc.). Les historiens continuent néanmoins d'insister sur le fait que le nom lui-même, étroitement lié à la personne de Lothaire, se serait transformé avec le temps pour évoquer l'idée d'un «peuple lotharingien» (Mohr 1957, 315)16, et que cette transformation reflèterait une évolution identitaire.

Il est, en effet, tout à fait assuré que le terme *Lotharingia* n'apparaît dans les sources écrites qu'au moment où le royaume lui-même fait déjà partie du passé, alors que les différents gentilés désignant les habitants (*Lotharienses, Lotharii, Lotharici*; ici aussi, les *Lotharingi* font leur apparition relativement tard) sont déjà attestés dans l'historiographie contemporaine; Michel Parisse (1995) a mis l'accent sur ce point. Mais d'un point de vue linguistique, en se fondant sur les principes méthodologiques requis en matière de lexicologie et de sémantique historique, force est de constater qu'on est très mal renseigné sur la valeur indicative de tous ces néologismes. Est-on vraiment en droit de supposer qu'ils sont les témoins directs d'une évolution des structures politiques liée à un changement d'«époque»? Dans ce cas, on serait effectivement amené à les considérer comme des attestations charnières dans le célèbre débat autour de la «genèse des nations». Ou ne doit-on pas plutôt avancer l'hypothèse que ces néologismes traduisent une évolution des mentalités au sein des populations appartenant à ces structures? Comme nous venons de le voir, cette dernière hypothèse paraît en fait beaucoup plus probable; il faudrait alors tenir compte du fait que les changements de mentalité interviennent pour

(15) Pour s'en convaincre, il suffit de se souvenir du débat – très vif – sur les premières mentions du terme *regnum Teutonicum*, supposé refléter un sentiment d'appartenance à une nouvelle structure politique. Pour de plus amples informations sur ce sujet, on se reportera à Müller-Mertens 1970; Eggert 1992; Hlawitschka 1996 et Brühl/Schneidmüller 1997.

ainsi dire toujours à retardement par rapport aux évolutions politiques réelles. Par ailleurs, il convient de souligner que le simple fait que tel ou tel concept ne transparaisse pas dans les sources écrites à un moment donné ne permet pas en soi de conclure à la non-existence de l'entité historique correspondante, car les hommes de l'époque ont pu avoir une idée différente de la nôtre de la chose désignée, difficile à cerner à l'aide des méthodes historiographiques modernes (Goetz 1999, 182). S'il est particulièrement difficile, en matière de terminologie politique et géographique, de distinguer clairement les sémantismes historiques et modernes d'un même concept, la conscience de ces différences semble capitale, car le jugement que nous portons sur les réalités historiques y est étroitement lié. Si besoin en était, le récent ouvrage de Patrick Geary (2002) nous en apporte une preuve concluante. Il en ressort clairement, à notre sens du moins, que le devoir de fonder les études traditionnelles de sémantique historique sur des bases solides incombe aux linguistes. Dans le cas précis qui nous intéresse ici, deux *a priori* méthodologiques paraissent nécessaires:

1° Pour pouvoir répondre à la question, très controversée, de savoir si l'émergence des néologismes *Lotharingi* et *Lotharingia* à la fin du Xe siècle peut être considérée comme une étape décisive dans la formation d'une identité régionale – ce qui nous fournirait en même temps un *terminus ad quem* pour la transformation du terme politique originel en choronyme proprement dit –, il faudrait pouvoir déterminer avec certitude si ces formations ont été créées et utilisées par les populations désignées elles-mêmes, ou si elles leur ont été attribuées par leurs voisins(17).

2° L'étymologie, l'évolution phonétique et le mode de formation des différentes dénominations désignant cette entité historique et les hommes qui y étaient politiquement ou géographiquement liés doivent être examinés au plus près. On se penchera également sur les relations existantes entre les différentes formes latines, françaises et allemandes.

Si l'on s'en tient aux dictionnaires historiques ainsi qu'aux manuels d'onomastique, les choses se présenteraient de la manière suivante. Un nom formé en vieux haut allemand à l'aide du suffixe germanique **-ing-* (Meid 1976, 198s.; Bach ²1981, vol. II,1 § 196; Munske 1964, 4sqq.) pour

(16) Pour Mohr, *Lotharingia* est une appellation on ne peut plus politique; selon lui, l'émergence de nouveaux noms est un des éléments les plus caractéristiques de la période concernée.

(17) Voir Rübekeil 1996: 1331: «Erst die Benennungsperspektive erhellt das Benennungsmotiv und damit die historische Situation der Namengebung». A partir de l'exemple du *regnum Lotharii*, cette question est traitée chez Schneidmüller 1987, 87sqq.

désigner un groupe de personnes préalablement défini («Personengruppenname»)[18] finit, sous certaines conditions, par désigner l'appartenance géographique de ces personnes. Il se transforme donc successivement en choronyme, alors qu'il continue par ailleurs d'être utilisé comme ethnonyme sous d'autres formes. Ce pêle-mêle d'usages toponymiques et anthroponymiques à partir d'une seule et même base onymique a été magistralement analysé en son temps par Adolf Bach ([2]1981, vol. II,1 § 201s.), l'un des grands noms de l'onomastique allemande. Plus récemment, Peter von Polenz (1977, 378sqq.) a pu en déceler des exemples fort anciens dans le domaine anglo-saxon et tout semble indiquer que ce type de noms désignait, à l'origine, de petits groupes d'individus liés entre eux par des liens vassaliques («gefolgschaftlich organisierte Personenverbände»). Du vieux haut allemand, le choronyme et l'ethnonyme passent ensuite en vieil anglais (Dietz 1992, 57), puis, peu avant l'an Mil, en latin médiéval. Le choronyme est alors intégré dans la langue latine à l'aide du suffixe *-iu* (Stotz 2000, 333) par analogie avec certaines formations latines plus anciennes (*Germania, Gallia*, etc.); il signifie donc «ce qui appartient aux *Lotharingi*». Dans la documentation latine, *Lotharingi* et *Lotharingia* finissent par évincer totalement les formes latines et romanes plus anciennes et les historiens semblent unanimes pour affirmer que ce processus aurait été préparé par une sorte de «dépersonnalisation progressive» («Verdinglichung») de l'appellation originelle, liée à l'apparition de différentes formes déonomastiques: *regnum Lotharii* → *regnum Lothariense, regnum Lotharicum,* etc. (Mohr 1957, 333; Schneidmüller 2001, 621s., etc.). C'est par le biais du latin médiéval que ces formes, créées en fait par des locuteurs germanophones, feraient finalement leur apparition en ancien français: «Der lateinische Begriff *Lotharingia* wurde im Zuge der volkssprachlichen Entwicklung zu *Loheraigne*, dann zu *Lorraine*», lit-on ainsi dans le *Lexikon des Mittelalters* sous la plume de Michel Parisse ([2]2002, 2134). Dans un article fondamental sur la naissance de la *Francia media*, ce dernier précise: «De *Lotharienses*, on passe peu à peu à *Lotharingi*, et à la fin du siècle on invente *Lotharingia*. Le nom de ce pays, *Lotharingie*, n'est pas la contraction de *Lotharii regnum*, mais la désignation du pays des hommes de Lothaire. Pour donner définitivement un nom au duché, on est passé par les fidèles du roi» (Parisse 1995, 31)[19].

---

(18) A ma connaissance, il n'existe pas d'équivalent français exact pour cette notion allemande, le terme «(nom) ethnique» ne la traduisant que partiellement.

(19) Des réflexions semblables se trouvent déjà chez Parisot 1899, 748s. et Halphen 1979, 308: «*Lotharii regnum*, *Lothariense regnum* ..., nom qu'au milieu du Xe siècle, on transformera en *Lotharingie*, dont les Allemands feront *Lothringen* et les Français *Lorraine*».

Parisse insiste donc beaucoup sur le fait qu'en tant que telle, l'appellation *Lotharingia* n'est pas ancrée dans la langue vernaculaire romane. Selon lui, l'apparition de ce terme serait étroitement liée à la «conscience humaine d'appartenance à ce royaume, telle qu'elle s'est lentement développée dans la mentalité de l'aristocratie lothairienne»: «J'utiliserai avec réticence le terme de *Lotharingie* pour lui préférer celui, contemporain, de royaume de Lothaire, *Lotharii regnum*».

En dépit du bilinguisme indéniable des régions concernées, caractérisées à la fin du IXe siècle par la juxtaposition d'une zone romane à l'ouest et d'une zone germanophone à l'est, séparées par une frontière linguistique déjà fixée sur la majeure partie de son tracé (Haubrichs 2003), le choronyme français *Lorraine* aurait donc un étymon germanique et aucune forme «authentiquement romane» ne nous aurait été transmise. Voilà ce qui semble être l'*opinio omnium doctorum,* difficile à admettre sur la base des modélisations proposées par la sociolinguistique historique, mais généralement justifiée par des arguments d'ordre socioculturel, tels que la nécessité ressentie par les populations romanes de s'identifier à une classe dirigeante majoritairement germanophone (Schneidmüller 2001, 621sqq.: «überwiegend fränkischer Personenverband»). Les formes française (*Lorraine*) et allemande (*Lothringen*) de ce choronyme ne constitueraient donc pas non plus un doublet «authentique» (Besse 2000, 61), dû au contact immédiat des langues, comme nous en connaissons de nombreux exemples dans le domaine de la toponymie (Pitz 2002c). Il s'agirait, au contraire, d'un doublet «orienté» (Besse 2000, 61), toujours motivé par des évolutions linguistiques ou sociétales ultérieures et donc extrêmement rare dans une région à forte continuité de population comme la Lorraine. Et qui plus est: nous aurions affaire à un doublet phonétique (Besse 2000, 62), créé au moyen d'un emprunt linguistique, alors que la situation politique et démographique de la région concernée plaiderait plutôt en faveur d'un doublet traductif (Pitz 2002c, 256).

Sans pour autant rentrer dans les détails, Hermann Gröhler (1933, 326) semble être le seul à avoir tenté d'emprunter un autre chemin pour retracer la genèse de ce choronyme: parmi les nombreux noms de lieux formés sur des noms de personne d'origine germanique, il cite en effet «*Lothar...* im Landschaftsnamen *Lorraine* von *Lothari regnum, Loherreigne*»(20). *Lorraine* est donc interprété par lui comme un nom composé

(20) On attirera l'attention du lecteur sur la note accompagnant cette citation: «Einzelheiten bei Bouteiller». On lit effectivement chez Bouteiller 1874, XVII: «Dont Lothaire II ... fit un royaume auquel il donna son nom: *Lotharii regnum*

du type *Avricourt*, comparable aux nombreux toponymes en *-villa, -curtis, -villare*, etc., d'époque mérovingienne et carolingienne (Lot 1933; Herbillon 1951; Pitz 2002a) caractérisés par l'antéposition de leur déterminé dont on a longtemps pensé qu'elle était inconditionnellement liée à une influence germanique (Pitz 2002a, 2003c).

En ce qui concerne l'anthroponyme germanique dont il est question ici, déjà très répandu dans la dynastie mérovingienne et donc certainement adopté très tôt par la population romane de Gaule sous une forme romanisée, il paraît aujourd'hui assuré qu'il faut poser **Hluþu-harjaz*(21). Comme tous les anthroponymes masculins en *-ja* appartenant à des variétés linguistiques issues du germanique occidental, ce nom a alors été intégré dans la deuxième déclinaison latine et pourvu d'un nominatif en *-ius* et d'un génitif en *-ii*, par analogie avec les nombreux anthroponymes latins qui suivent ce modèle (Sonderegger 1961, 256s.). Dans la langue

---

(*Loherrègne, Lorraine*)». On ne saurait déterminer avec certitude si cette affirmation s'inscrit dans une tentative de rejet de toute forme d'étymologie à base germanique, attitude très fréquente chez les érudits français au lendemain de la défaite de 1871; en tout cas, on n'en trouve pas d'autre trace, à ma connaissance du moins, dans l'historiographie française. En revanche, Egli ²1893, 799 («Im Französischen ging *Lothari regnum, Lotrègne*, wie schon Mercator ... bemerkt, in *Lorraine* über») prétend avoir relevé la même approche étymologique dans l'*Atlas sive cosmographiae meditationes de fabrica mundi et fabricati figura* de Gerhard Mercator (1512-1594), publié en 1595 par l'un des fils de l'auteur. Il n'en est pourtant rien: D'après une transcription des passages concernés aimablement fournie par Bernard Jouanique, responsable du Service du Fonds ancien du Service Commun de Documentation de l'Université de Rennes à partir d'une traduction française de l'atlas datant de 1609 et conservée dans son dépôt, le texte de Mercator est le suivant: «Lorraine prend son nom corrompu de Lotaringia qui tire son nom de Lotarius, fils ou neveu de Louis, empereur et roi de France ... La Province est dite par les Germains Lotar-rijck ou Lot-reych, et par les Latins Lotarii regnum puis par une plus grande corruption LOTARINGIA, et par les naturels Lorraine, et par les Francs aussi comme Lot-regne, par lettres plus pressées». Que Monsieur Jouanique trouve ici l'expression de ma profonde gratitude.

On notera aussi que Mercator avait déjà publié une première version de sa carte de la Lorraine, établie à la demande du duc de Lorraine, en 1585 dans le cadre de ses *Galliae Tabule Geographicae,* mais cette carte était encore dépourvue de tout texte explicatif, comme le montre la reproduction fournie par Hellwig 1999, 221ff.

(21) Une liste exhaustive des mentions de cet anthroponyme dans des chartes originales d'époque carolingienne est donnée chez Menke 1980, 144. La voyelle du premier thème est systématiquement transcrite par <o>; à l'initiale, la graphie <hl> est la plus fréquente.

parlée, une réduction du génitif *-ii* à *-i* semble avoir été très fréquente(22); en gallo-roman, le cas régime de notre anthroponyme serait donc soit *-io*, soit *-o* (Pitz 2002a, 432). La voyelle du second thème (germ. **harjaz* 'combattant') se transforme en [e] aussi bien en vieux haut allemand (sous l'effet de l'«Umlaut»: Braune/Eggers [14]1987 § 51) qu'en galloroman(23). Indépendamment du problème de savoir si un thème germanique **hlōþō-* 'troupe, foule' postulé par Marstrander (1925) et Rooth (1970, 1971), a réellement existé, question longuement discutée par les germanistes et à laquelle on semble pouvoir répondre par l'affirmative, Norbert Wagner (1986, 83) a sans doute eu raison de considérer le premier élément de cet anthroponyme royal comme un dérivé en *-tu-* d'un élément germanique qu'il rattache à la racine ide. **klutó-* 'célèbre, bien connu' (Pokorny 1959, 606). La graphie <dh> de la version allemande des *Serments de Strasbourg* (Gärtner/Holtus 1995, 103), qui est aussi utilisée pour rendre le germ. **brōþēr* 'frère' (Gärtner/Holtus 1995, 103; Wagner 1986, 80), nous autorise à conclure à une spirante dentale sourde originelle. Les nombreuses graphies en <o> reflètent généralement l'évolution romane de [ŭ] vers [o] (Wagner 1986, 83; Prinz 1932; Lausberg 1967 § 83, etc.). Il est vrai qu'une évolution similaire de [ŭ] vers [o] intervient aussi, quoique plus tardivement, en vieux haut allemand en raison d'un changement phonétique connu par les germanistes sous le terme assez imprécis de 'Brechung' créé en son temps par Jakob Grimm (Braune/Eggers [14]1987 § 32; Franck 1909 § 21; Paul/Wiehl/Grosse [23]1989 § 34). Mais on est forcé de constater que,

(22) Voir à ce sujet Vielliard 1927, 111: «Au génitif singulier, le fait le plus frappant est la concentration de *-ii* en *-i* pour les noms en *-ius*. On sait que cette concentration au génitif singulier était régulière jusqu'à l'époque impériale, puis sous l'influence des grammairiens, on se mit à prononcer et à écrire *-ii*, mais ce néologisme ne fit pas fortune dans la langue populaire qui resta fidèle à la forme archaïque concentrée».

(23) Pour le traitement du germ. **harja-* en gallo-roman avec évolution de [rj] > [jr] voir Rheinfelder 1976 § 510; Pope 1966 § 313; Menke 1980, 359, etc. D'une manière générale, les changements phonétiques propres au gallo-roman sont beaucoup trop rarement pris en compte par les germanistes dans leurs tentatives d'évaluation des mentions historiques relatives à l'«Umlaut» transmises par les documents latins. Tout laisse en effet à supposer que la coexistence de formes en *-harius, -herius, -herus*, etc., à laquelle les germanistes se réfèrent fréquemment pour dater ce changement phonétique capital intervenant en vieux haut allemand à partir du VIIIe siècle, pourrait être motivée par les usages scriptologiques évoqués en n. 22, dans la mesure où les scribes ont pu généraliser des nominatifs en *-us* à partir de génitifs «réduits» en *-i*. Tout compte fait, les anthroponymes en *-harja* transmis par les sources latines du haut moyen âge n'ont probablement aucune valeur indicative en faveur de l'«Umlaut».

dans le cas qui nous intéresse ici, ce fait phonétique ne peut avoir eu qu'un caractère allophonique(24): la plus ancienne source littéraire en langue allemande transmettant le choronyme **Lutharingun*, à savoir la *Chronique des Empereurs* («Kaiserchronik»), a gardé <u>(25), et toutes les chartes en moyen haut allemand du XIIIe siècle notent soit <u>(26), soit <ou>(27) qui correspond incontestablement à [u](28). Les nombreuses graphies en <u> transmises par les sources latines sont donc probablement dues à des scribes germanophones.

Pour les gentilés, Du Cange (1954, vol. 5, 155) ne donne que *Lutheringus*, tandis que chez Thietmar de Merseburg (1012-1018 or.) on relève un *comes Lutharingorum*(29) et que Lambert de Hersfeld parle de *dux Luteringorum* et de *dux Lutteringiae* (Schmidt/Fritz ²2000, 220, 234, 255). Selon toute évidence, cette conservation de <u> dans les mentions latines inspirées de la forme vernaculaire en usage dans l'aire linguistique du vieux haut allemand est due à la voyelle [i] du suffixe *-ing-*. Le germaniste rappellera qu'en position intérieure, la voyelle [a] affectée par un [i] présent dans la syllabe suivante peut être sujette à l'assimilation en vieux haut allemand et, par conséquent, se transformer en [i](30). D'une part, ce «[i] secondaire» intervenant en syllabe intérieure empêchera l'évolution de [u] vers [o] («Brechung»), qui aurait été tout à fait régulière devant [a], mais n'intervient jamais devant [i]. D'autre part, la présence d'un [i] en syllabe intérieure peut provoquer la palatalisation de la voyelle tonique

(24) Il convient aussi de signaler qu'un texte littéraire de très haut niveau écrit dans un vieux haut allemand qu'on peut attribuer à l'aire linguistique du francique oriental, à savoir le *Tatian*, connaît la même hésitation entre <u> et <o>, et que cette alternance est aussi attestée en vieux saxon. Voir à ce sujet Sievers ²1892 § 100; Gallée/Lochner ²1910 § 70 n. 1.

(25) Cf. Schröder ²1964, vers 15776sqq.: *si sprâchen so sollten in enphâhen durch Baiern unt durch Swâben, Elsâzen unt Lutringen muose allez samt brinnen.*

(26) Voir p. ex. 1271 or. *Lutringen* (Bohn/Rapp 1995, 232); 1292 or. *Lůthringen* (Gärtner/Holtus/Rapp/Völker 1997, 108).

(27) 1292 or. *Louthringen*: Gärtner/Holtus/Rapp/Völker 1997, 110.

(28) Voir à ce sujet Gärtner/Holtus/Rapp/Völker 1997, 120: «In der Urkunde des Luxemburger Rittergerichts ist <ou> für mhd. /u/ ... reich bezeugt ... Es scheint eine ... "westliche" Gemeinsamkeit vorzuliegen».

(29) *Chronicon Thietmari Merseburgensis*. Digitale Edition der Chronik des Thietmar von Merseburg, bearbeitet von Arno Mentzel-Reuters und Gerhard Schmitz, Munich 2002, = http.//141.84.81.24/digilib/thietmar.html, page disposant d'un module de recherche par mots-clés consulté le 7 avril 2004.

(30) Voir Braune/Eggers ¹⁴1987, 68: «Meist wird ein Mittel-*a*, wenn es durch folgendes *–i-* affiziert ist, gleich ganz zu *–i-* assimiliert, das dann seinerseits in der Stammsilbe Umlaut bewirken kann».

qui le précède («Umlaut»). Des formes palatalisées en [ü], témoins de l'«Umlaut», sont probablement aussi attestées pour notre choronyme, dont la création remonte pourtant à une époque où ce fait phonétique touchait déjà à sa fin (Braune/Eggers [14]1987 § 27; Sonderegger 1961, 267). C'est en tout cas ce que semblent indiquer les graphies en <iu>, finalement assez nombreuses. Même si ces variantes en [ü] ne se sont apparemment pas imposées sur le plan oral, les exemples assez rares, mais néanmoins indiscutables, où la voyelle tonique de la forme allemande est rendue par <i>(31), pourraient refléter une délabialisation dialectale de [ü], phénomène connu dans l'aire du moyen allemand occidental (Paul/Wiehl/Grosse 1989 § 49; Pitz 1997, 882). En guise de conclusion, on constatera donc que la graphie <o> ne fait son entrée dans les documents de langue allemande qu'à partir du XIVe siècle(32), soit à une époque où une évolution phonétique propre à l'aire du moyen allemand, connue chez les germanistes sous le terme de «mitteldeutsche Senkung»(33), se répand de plus en plus dans la langue orale et vient donc renforcer les tendances plus anciennes.

Si l'on accepte l'hypothèse que le fr. *Lorraine* remonte à **Lothario regno* – le [h] initial de l'anthroponyme francique, qui n'était d'ailleurs presque plus prononcé par les Francs eux-mêmes dès la fin du VIIIe siècle (Braune/Eggers [14]1987, § 150; Franck 1909 § 109), s'étant alors complètement amuï dans la bouche des Galloromans(34) – les évolutions phoné-

(31) Pour ce type de graphies, le plus ancien exemple (*Litoringie*) se trouve dans un acte daté de 1030, mais qui serait en fait un faux fabriqué au XIIe siècle (Beyer et al. 1860 n° 303).

(32) Voir p. ex. 1349 or. *Lothringen*; 1359 or. *Lothringen*; 1393 or. *Lotringen*; 1435 or. *Lotthringen*; 1450 or. *Lotringen*; 1522 or. *Lottringen*, etc. (formes citées d'après Burg 1980 n° 533, 762, 1033; Pöhlmann/Doll 1962 n° 758, 997; Ausfeld 1900 n° 64a). Il convient néanmoins de souligner que d'une façon générale, les chartes en langue allemande sont extrêmement rares et les textes littéraires totalement absents pour l'aire occidentale du moyen allemand avant les années 1330; on ne saurait donc dire si ces statistiques sont vraiment concluantes.

(33) Pour ce changement phonétique important attesté pour l'aire du bas francique et du francique moyen dès le XIe ou le XIIe siècle qui se répandra progressivement dans les régions localisées plus au sud durant les siècles suivants, on se reportera à Braune/Eggers 1987 § 32 n. 1; Franck 1909 § 21.7; Schwitzgebel 1958, 136 qui donne aussi une carte instructive de la répartition actuelle.

(34) On constatera qu'à l'initiale des mots empruntés au francique, le groupe [hl] est rendu de différentes façons, ce qui correspond probablement à une différenciation chronologique. La substitution de [hl] par [kl], rendu généralement par <chl>, qui remplace la spirante sourde encore très présente chez les locuteurs francs, mais difficile à prononcer par les Galloromans, par l'occlusive correspondante, doit être d'un âge fort ancien. Dans tous les cas, en revanche, où le groupe francique [hl] est rendu par [l] en galloroman, on est probablement

tiques s'expliquent assez facilement. Dans le premier thème de l'anthroponyme francique, la spirante intervocalique sourde *-þ-* est inconnue des Galloromans; elle sera donc remplacée par la consonne occlusive correspondante (Gamillscheg [2]1970, 382s.); la sonorisation de *-t-* intervocalique intervenant vers le VIIe siècle dans les régions périphériques du nord-est nous conduit à *-d-* (Pfister 1992, 315s.; Chambon/Greub 2000, 161). Par la suite, cette occlusive sonore s'amuït progressivement en passant par une phase durant laquelle on doit compter sur l'existence d'une spirante(35), et il semble probable que la graphie <dh> de la version romane des *Serments de Strasbourg* (*Ludher*) représente cette articulation particulière(36) (Pitz/Vollono 2003, 318). Le [h] initial du second thème s'amuït très tôt en milieu galloroman (Gamillscheg [2]1970, 385; Rheinfelder 1976 § 548; Kaufmann 1965, 196). La scripta lorraine tendra donc à combler l'hiatus en réintroduisant un <h> non étymologique (Apfelstedt 1881 § 78; Betzendörfer 1916 § 111; Bruneau 1913: 342; Güttler 1913 § 99; Keuffer 1895, 50; Stark 1965, 79s., 114); des centaines de mentions historiques en témoignent. On a souvent pensé que ce <h> était réellement prononcé dans les variétés lorraines de l'époque, ce qui le différencierait nettement de la graphie similaire attestée dans les chartes bourguignonnes, purement graphique selon Gossen (1967, 340)(37) qui n'en décèle aucune trace dans les dialectes actuels des régions concernées. Mais aucune preuve confirmant cette hypothèse n'a pu être apportée jusqu'à ce jour, même si l'explication phonétique proposée par Greive paraît convaincante(38). Dans ce contexte,

---

autorisé à conclure que la consonne francique n'était déjà plus vraiment perceptible pour les locuteurs gallo-romans. Voir à ce sujet Pitz 1997, 795s. qui cite la littérature plus ancienne.

(35) Ces hypothèses sont longuement justifiées par Buchmüller-Pfaff 1990, 617, à partir de matériaux toponomastiques.

(36) Gärtner/Holtus 1995, 102: *abludher, cū lodhuuic*; Wagner 1986, 80. Dans les anthroponymes d'époque carolingienne attestés pour la partie nord de la Galloromania, la graphie <dh> (voire <h>), est très fréquente, mais son interprétation reste assez problématique.

(37) Voir aussi Philipon 1910, 531; Goerlich 1889, 118sqq.

(38) Cf. Greive 1970, 87s.: «Vergegenwärtigen wir uns Millardets Beschreibung der Entstehung des lautphysiologisch bedingten Hiatustilgers. Danach muss die ihm eigene Artikulationsstellung der Sprechwerkzeuge den zwischen zwei Vokalen verwirklichten (Übergangs-)Einstellungen verwandt sein. Die Endeinstellung a ist durch weite Mundöffnung und flache, fast der Ruhelage entsprechende Zungenlage charakterisiert. Die Ausgangslage (= erster Vokal des Hiats) kann theoretisch von kleinster Mundöffnung und höchster Zungenlage (i, u, ü) bis zur beschriebenen a-Einstellung reichen, in dem Fall nämlich, dass der Hiat a/a lautet. Da die Artikulation eines Konsonanten wenigstens (nämlich bei Reibelauten)

il n'est peut-être pas anodin de noter que le nom du principal héros d'un roman en vers datant probablement de la première moitié du XIVe siècle et appartenant au «Cycle du roi» (Mölk 1989, 468), à savoir *Lohier et Malart*, a été rendu par *Loher* dans la version allemande en prose du XVe siècle de cette œuvre, due à la comtesse Élisabeth de Nassau et de Sarrebruck (Roloff ²2002; Steinhoff 1980; Haubrichs 2002, 18). Du point de vue des linguistes germanistes, rien ne laisse à supposer que le <h> intervocalique de la forme allemande n'était qu'une pure graphie(39), introduite par la traductrice pour combler un quelconque hiatus, car de telles pratiques que les germanistes qualifient de «surallongements graphiques» («graphische Zerdehnungen») sont rares en allemand au XVe siècle et ne concernent généralement que les mots monosyllabiques (Reichmann/Wegera 1993, 126). On est donc probablement en droit de penser que *Loher* reflète la forme dialectale en usage en Lorraine romane dont notre traductrice était originaire, y compris pour la consonne intervocalique qui correspondrait alors à une consonne réellement prononcée, sans que l'on soit en mesure d'en déterminer la valeur exacte. On remarquera d'ailleurs que l'évolution du second thème de cet anthroponyme, à savoir *-hari*, assimilé au latin *-āriu*, correspond au résultat dialectal lorrain du suffixe *–āriu*, à savoir *–eir* ou *-er*(40), contrairement à *Lohier* transmis par le

---

die Bildung einer Enge durch die Artikulationswerkzeuge bedeutet, ist in einem auf a endenden Hiatus ein zwischen Velum und Zähnen artikulierter Hiatus umso weniger zu erwarten, je weiter der Kiefer schon beim ersten Hiatusvokal geöffnet und je flacher die Zunge gelagert ist; er ist am wenigsten wahrscheinlich beim Hiatus a/a. Die Enge aber, die in diesem Fall mühelos gebildet wird, muss vor dem Velum liegen; das tut der laryngale Reibelaut 'h. Das heißt, 'h wird als Hiatustilger auch lautphysiologisch wahrscheinlich».

(39) Si *-h-* intervocalique s'est généralement amuï en allemand aujourd'hui, ce constat ne vaut certainement pas encore pour le moyen haut allemand (Paul/Wiehl/Grosse ²³1989 § 142), ni pour les premières périodes du nouveau haut allemand (Reichmann/Wegera § L 57: «Ob in den vielen Wörtern, in denen ... eine zwischenvokalische *h*-Graphie steht ..., eine sprechsprachliche Realisierung des Graphs anzunehmen ist und ob diese phonetisch als Spirans oder als Hauchlaut bestimmt werden muss, kann nicht generell gesagt werden. Die Standardwerke nehmen für das Frühneuhochdeutsche ein bereits seit dem Althochdeutschen belegtes, sich im Mittelhochdeutschen fortsetzendes, aber noch nicht zu Ende geführtes Verstummen des *h* an»).

(40) L'évolution du lat. *-āriu* en ancien lorrain est longuement discutée chez Monjour 1989, 28sqq. (cf. ibid. p. 35: «Bestünde nicht eine wesentlich einfachere und mit den gemein(west)romanischen Verhältnissen besser in Einklang zu bringende Arbeitshypothese in der Annahme eines auch gemeinfranzösischen Urzustandes *–eir*, der im Lothringischen nicht über diverse Zwischenstufen reproduziert, sondern schlicht in unveränderter Form konserviert erscheint ...,

manuscrit français. Pour sa traduction de cette chanson de geste pour ainsi dire totalement inconnue il y a quinze ans, date à laquelle Ulrich Mölk en publia un fragment de 160 vers d'après une feuille de parchemin découverte aux Archives de Wiesbaden(41), notre comtesse complètement bilingue(42) s'était servie d'un manuscrit commandité par sa mère en 1405 dont le fragment de Wiesbaden, d'une écriture du XVe siècle, pourrait être, selon Mölk, un extrait authentique. La graphie *Lohier* du manuscrit français serait donc, elle aussi, de provenance lorraine, ce qui nous fournirait un excellent exemple des tendances innovatrices de la scripta lorraine décrites par Monjour (1989, 40) et Pfister (2001, 231), en comparaison avec la forme plus dialectale transmise par Élisabeth(43). En ce qui concerne la valeur du <h> intervocalique lorrain, deux autres indices, très pertinents à mon sens, en faveur d'une consonne réellement prononcée, sont fournis par des adaptations allemandes de la littérature française du Moyen Âge. Il s'agit d'une part du nom allemand du chevalier au Cygne, *Lohengrin*(44), qui n'est autre qu'un *Loherain Garin*(45) (> **Loherngrin* > *Lohengrin* avec assimilation de [rn] > [n] en moyen haut allemand): Si une consonne *-h-* n'avait pas été réellement perçue par les locuteurs germanophones dans la forme romane de ce nom qu'ils s'apprêtaient à assimiler, l'évolution phonétique de la forme allemande aurait été toute autre, puisque cette dernière aurait dû aboutir à **Lorengrin*. D'autre part, Wolfram

---

während nur der zentralfranzösische Neuerungsraum die Innovation der metaphonisch bedingten Diphthongierung *e(i)* > *ie(i)* > *ie* vornimmt?») et Pitz 1997, 646sqq. (traitement de l'anthroponyme *Hilarius* > *(H)illaire* vs. *(H)il(l)ier*).

(41) Hauptstaatsarchiv Wiesbaden, série 1105 n° 40. Une nouvelle édition de ce fragment, accompagnée de la reproduction partielle du document original (v. 81-160), se trouve chez von Bloh/Gärtner/Heintze 2002, 431sqq.

(42) Née vers 1395 en Lorraine romane de Ferri de Lorraine, comte de Vaudémont, et de Marguerite de Joinville, Élisabeth était venue s'installer *en Allemaigne* en 1412 après son mariage avec le comte Philippe de Nassau et de Sarrebruck (Herrmann 2002).

(43) D'une manière générale, les lettres en langue française adressées à son frère Antoine de Vaudémont, dictées par Élisabeth à des scribes germanophones et conservées sous forme originale aux Archives du Land de Sarre à Sarrebruck, sont empreintes de régionalismes. Comme Élisabeth avait quitté sa région natale avant l'âge de 20 ans et ne pratiquait sa langue maternelle que comme langue seconde, on y relève même certaines tendances à la «pidginisation» de son français. Sur ce sujet, voir Pitz à paraître c.

(44) Voir Cramer ²2002, 2080: «Leitet sich her vom afrz. *Loherangrin*, der Lothringer Garin».

(45) Edition du texte: Iker-Gittleman 1996/97; voir aussi Martin ²2002.

d'Eschenbach qui considère que son style est celui d'un *laicus*(46) – il est par conséquent particulièrement insensible à la rhétorique des *clerici* et aux *kristallinen wortelîn* si chers à son rival Godefroy de Strasbourg,(47) mais très attentif aux variations diastratiques et diatopiques de la langue, y compris celles du français qu'il a appris comme langue seconde(48) –, rend hommage dans son *Willehalm*, écrit vers 1210/20, à l'attachement du duc de Lorraine à la langue française en le qualifiant de *herzoge von lohrein*(49), sans doute pour respecter la prononciation locale du choronyme, voire pour s'en moquer. En ce qui concerne <h> préconsonantique devant [r], le germaniste aurait tendance à y voir une spirante gutturale (Paul/Wiehl/Grosse [23]1989 § 140); en tout cas, il paraît difficile de parler d'une pure graphie(50).

En revanche, l'introduction d'un <i> pour combler l'hiatus est assez rare (1256 *Loiereine;* 1259/60 *Loieranne*, etc.), ce qui ne saurait nous surprendre, puisque ce type de graphies est avant tout attesté dans les contrées situées un peu plus au sud (Vosges, Franche-Comté: Gossen 1967, 339; Stark 1965, 124s., etc.). Dans les régions du centre, plus innovatrices à bien des égards, la diphtongue (1255 *Loeraine*) est réduite à [o]: 1240

(46) Sur ce sujet controversé, on se reportera à Bumke 1991, 6sqq. qui résume la littérature plus ancienne, extrêmement nombreuse.

(47) Gottfried von Straßburg: Tristan. Nach der Ausgabe von Reinhold Bechstein herausgegeben von Peter Ganz, 2 vol. Wiesbaden 1978, vers 4627.

(48) On se souviendra de la célèbre phrase de Wolfram dans laquelle il souligne, non sans fierté, me semble-t-il, que son français n'est certes pas celui de Champagne, pour insister ensuite sur une innovation phonétique en ancien français, très caractéristique de son époque, dont il est tout à fait conscient et qu'il dit avoir adopté dans sa propre pratique du français, à savoir le changement de *ęi̯* > *ǫi̯* (voir aussi Figge 1976; Wolf/Hupka § 163; Pfister 1993, 29s.): *ein ungefüeger Tschampâneys kunde vil baz franz**eys** dann ich, swiech franz**oys** spreche* (Wolfram von Eschenbach: Willehalm. Herausgegeben von Joachim Heinzle, Tübingen 1994, 237, 3-7). C'est une des raisons pour lesquelles il me paraît incontestable que Wolfram d'Eschenbach avait une très bonne connaissance du français, en dépit des doutes émis par la recherche plus ancienne (voir Bumke 1991, 9 qui résume les différentes prises de position des germanistes).

(49) Wolfram von Eschenbach, Willehalm (voir n. 48), 126, 13sqq. Voir aussi Haubrichs 2004, 210.

(50) L'usage de pourvoir les voyelles longues d'un <h> non étymologique («Dehnungs-h») pour les distinguer des brèves, auquel l'allemand moderne recourt fréquemment, n'apparaît pas encore en moyen haut allemand classique. Ce type de graphies est étroitement lié à une innovation phonétique qui ne s'est répandue dans l'aire du moyen et du haut allemand que durant les XIIIe et XIVe siècles («Dehnung in offener Tonsilbe»: Paul/Wiehl/Grosse [23]1989 § 45). Les premières attestations pour <h> non étymologique après une voyelle longue datent de la fin du XIIIe siècle (Pitz à paraître d).

Lorregne, 1243/44 *Lorreigne*, 1248 *Lorregne*, 1250 *Lorregne*, 1251 *Lorregne*, etc. (Rheinfelder 1976 § 156). En principe, on aurait pu s'attendre à ce que cette voyelle non accentuée évolue vers [u] (Rheinfelder 1976 § 113; Pope 1966 § 184), mais nous n'avons que peu de reflets d'une telle évolution: 1255 *Lourregne*, 1278 *Louraine*, etc. Généralement, [o] est conservé tel quel, ce qui correspond à la prononciation dialectale récente (Apfelstedt 1881 § 45; Betzendörfer 1916 § 63sqq.; Buchmüller-Pfaff 1990, 604s.; Güttler 1913 § 53; Dosdat 1909, 209s.; Zéliqzon 1924, 455s. s.v. «moulin»).

En ce qui concerne le déterminé présumé, à savoir lat. *rēgnum*, les formes citées par le *FEW* (10, 215: afr. *reine*, *raine*, *resne*, *rengne*, *reigne*, *raigne*, *raingne*, *roigne*, *ranne*, *renne*, etc.) correspondent tout à fait à celles que j'ai pu relever dans l'inventaire des formes du choronyme *Lorraine* joint en annexe. Par ailleurs, le passage bien connu du *Roman de la Rose*: «*Por ce c'on fet en Loheraigne / Plus beles notes qu'en nul raigne*» (Lecoy 1965, v. 749s.) permet de conclure à une articulation identique(51). L'afr. [ę] correspondant à [ē] latin est le plus souvent rendu par <e>, <ei> ou <ai> (Rheinfelder 1976 § 51; Stark 1965, 93), la graphie <ea> (1255 or. *Lorreane*), généralement réservée à la Wallonie (Remacle 1948, 51; Gossen 1967, 337; Pitz 1997, 821), ayant elle aussi la valeur [ę]. En particulier dans les Vosges et dans les régions situées plus au sud, ce [ę] évoluera vers [a] (1257 *Loorrane*, 1259/60 *Loieranne*, 1262 *Lohorranne,* 1265 *Lohoranne*, etc.) – en passant peut-être par une diphtongue [a^{i}] que Wolfram d'Eschenbach semble avoir perçue et qu'il tente de rendre par <ei>(52) –, puis vers [o] (1249 *Loheroinne*, 1257/58 *Loheronne*, etc.: Hasselrot 1957, 51; Stark 1965, 93). Pour rendre compte de l'évolution régulière du groupe latin [gn] vers [ñ], nos scribes emploient toute une panoplie de graphies différentes dont <gn>, <ngn>, <nn>, <in>, <inn>, etc., semblent être les plus courantes (Buchmüller-Pfaff 1990, 534; Goebl 1970, 265s., Gossen 1967, 130, 203s., Gossen 1970 § 60). C'est pourquoi des mentions historiques de notre choronyme telles que 1239 *Loherrainne*, 1242 *Loherreinne*, 1242/43 *Loherainne*, mais aussi 1243 *Loheraine*, 1248 *Lohereine*, 1255 *Loeraine*, 1255 *Lorraine*, 1268 *Lorraine*, etc., traduisent sans doute une nasale

(51) Voir aussi Sweetser 1974, vers 4355s.: *Vindrent de Tol en Loheraine / C'est uns des plus biax lius du raine*, vers 5479s.: *que venue est de Loheraigne / la plus bele feme del raigne*, vers 5954s.: *si com on dist en tot le raine / et dist qu'elle est de Loeraine.*

(52) En moyen haut allemand classique, la graphie <ei> ne peut représenter qu'une diphtongue (Paul/Wiehl/Grosse 1989 § 78), l'usage de pourvoir les voyelles longues d'un <i> purement graphique («Dehnungs-i») ne se répandant que vers la fin du XIIIe siècle (Schützeichel ^{2}1974, 32s.).

palatale. La forme actuelle, caractérisée par la présence d'une nasale simple, s'explique par une dépalatalisation, très fréquente dans les variétés du nord-est(53), dans lesquelles le phénomène inverse, à savoir la palatalisation secondaire d'un [n] intervocalique non affecté par yod, est aussi partiellement observable jusqu'à nos jours(54). Il est fort probable que Wolfram d'Eschenbach a déjà pu entendre une forme dépalatalisée, puisqu'il transcrit notre choronyme par *Lohrein.* Mais de tels phénomènes à forte connotation régionale sont très rarement notés par les scribes, qui avaient souvent une grande conscience de la pluralité des traditions scripturales existantes et percevaient très nettement les différences diatopiques et diastratiques intervenant au niveau de l'oralité (PITZ à paraître b). Il ne semble donc pas étonnant qu'on n'en relève que peu d'exemples dans les chartes lorraines du XIIIe siècle: 1257 *Loorrane*, 1261 *Loherrene*, etc.

Dans toute cette démonstration, seul le problème du genre du mot reste encore à élucider: qu'un ancien neutre se soit progressivement transformé en féminin s'explique probablement selon un schéma très classique, à savoir par la transformation d'un pluriel collectif en singulier collectif(55). On se souviendra d'ailleurs qu'on est en présence de deux rois successifs portant le nom de Lothaire, donc de deux *regna*, quoique d'extension géographique différente(56). En raison de l'existence d'un bon nombre d'autres choronymes en *-(i)a* > *-e* (*Gaule*, *France*, etc.), il faudra évidemment aussi compter sur l'effet de l'analogie. Celle-ci me semble d'ailleurs prouvée par la forme 1164 *Lotherregnia* transmise par Du Cange(57), qui montre aussi clairement que la forme latine *Lotharingia* est le fruit d'interférences compliquées, puisqu'elle trouve ses racines aussi bien dans une forme vernaculaire romane que dans la forme issue du vieux haut allemand.

Il nous reste enfin à examiner le gentilé *Lotharienses* (Schneidmüller 1979, 42) et sa base adjective qui n'est plus attestée en ancien français,

(53) Voir à ce sujet Buchmüller-Pfaff 1990, 535s. qui cite la littérature plus ancienne.

(54) Pour ce problème, on se reportera à Apfelstedt 1881 § 55; Betzendörfer 1916 § 113 et plus particulièrement à Goebl 1970, 265: «[ñ] und [n] für implosives N + YOD bzw. explosives N tauschen bis zum 17. Jahrhundert des öfteren die Plätze, so dass Mouillierung dort auftrat, wo sie etymologisch nicht berechtigt war, und umgekehrt».

(55) Voir à ce sujet Schön 1971 et Stotz 1998 § 77.2: «Die Neutra auf *–um*, die ... als Feminina auf *–a* erscheinen, bilden eine überaus starke Gruppe».

(56) Ewig 1964, 132 suppose aussi «dass wohl auch die Folge zweier Herrscher des Namens Lothar zur Festigung des Terminus *regnum Hlotharii* beitrug».

(57) Voir Du Cange V, 144: «Charta Marsiliae abbat. B.M. Suession. Ann. 1164 ex Chartul. S. Joan. Laudun. Ch. 125: *in Lotherregnia pro redditibus nostris*».

contrairement aux nombreux gentilés[58] issus de chrononymes mérovingiens en *-ensis* dérivés de toponymes ou d'hydronymes[59]. En examinant de plus près ce type de formations, on constatera que les adjectifs en *-ensis* forgés sur des anthroponymes sont extrêmement rares[60]. Notre *Lothariensis*, d'ailleurs aussi attesté dans les documents latins provenant de l'aire linguistique allemande, doit donc être une formation savante. Ceci vaut aussi pour un certain nombre d'autres formations latines attestées dans les sources pour désigner les habitants de Lotharingie: À l'origine, le suffixe *-iu*, présent dans *Lotharii*[61] et par ailleurs très fréquemment utilisé pour intégrer dans la langue latine médiévale des mots et des noms d'origine germanique (Stotz 2000, 333 § 73), sert surtout à former des adjectifs désignant la matière dans laquelle est composée l'objet signalé («Stoffadjektive»: Schöneweiss 1955, 39sqq.). Ce n'est que lorsque la fonction de ce suffixe se généralisera pour ne notifier finalement qu'une relation imprécise d'appartenance du dérivé à sa racine, qu'il pourra être employé pour former des gentilés qui appartiendront évidemment, eux aussi, à la langue savante. C'est tout aussi vrai pour *Lotharicum*[62]: si le suffixe *-icus* pouvait signifier l'appartenance ethnique en latin tardif, le latin médiéval l'utilisera surtout pour former des adjectifs notifiant le rôle social et la fonction d'un individu (Stotz 2000, 324sqq. § 326). Il est donc fort possible que cet adjectif ait été forgé sur le modèle de *abbaticus, advocaticus, dominicus*, etc.

---

(58) Je m'en tiens à cette notion correspondant à l'all. *Ethnika*, tout en concédant qu'elle est devenue problématique depuis que les travaux de Wenskus (1961, 300sqq.) ont clairement démontré à quel point l'appartenance ethnique, sociale et religieuse des individus est difficile à percevoir et que la nomenclature des *gentes* est fluctuante pour ces époques reculées. Il me semble néanmoins que d'autres termes proposés par les onomasticiens de langue allemande, tels que «Dynastiename» (Rübekeil 1996, 1335) ou «Regenten-Titulatur» (Back 1996, 1353), ne conviennent pas mieux.

(59) Pour les formations en *-ensis* attestées sur le territoire de l'ancienne Gaule, on se reportera à Gähwiler 1962; Puhl 1999, 470 et Stotz 2000, 347. Il en ressort que le suffixe *-ensis* est surtout utilisé pour former des adjectifs d'appartenance ainsi que des gentilés dérivés de choronymes. Voir aussi Wolf 1963, 26s. et Spore 1996, 1362s.

(60) Gähwiler 1962, 27s. ne cite qu'un tout petit nombre d'exemples latins, et si je vois bien, il n'en existe guère plus en latin médiéval où il faut se contenter de quelques adjectifs forgés sur des noms de rois (*solidus Ottoniensis*, etc.).

(61) Particulièrement fréquent chez Thietmar von Merseburg, voir les références citées en note 29.

(62) Mohr 1957 donne un certain nombre de mentions historiques pour cette forme assez tardive.

On ne pourra pas déterminer avec certitude si les *Loherencs* attestés en ancien français(63), si bien connus en raison de leurs *notes lohorenges* remarquables(64), remontent effectivement à un *Lotharingi* emprunté au latin médiéval sur la base de *Lotharingia*, comme on a tendance à le croire(65), ou s'il faut aussi compter sur une formation romane en *-ing*, suffixe précocement emprunté à la langue des Francs (Nyrop 1908 § 361; Gamillscheg ²1970, 414). A mon avis, cette seconde hypothèse ne semble pas tout à fait anodine, d'autant que le problème semble se poser de la même façon pour le gentilé désignant les habitants de la plus grande ville de Lorraine au haut moyen âge, à savoir les *Messins*. Les villages des alentours de Metz désignés par le nom de *Pays Messin* – appellation qui se rapporte à une entité géographique se trouvant sous l'influence politique et juridique de la ville (Schneider 1950, 444), attestée seulement en 1323, alors qu'elle est probablement beaucoup plus ancienne(66) – apparaissent dans les chroniques messines sous la forme *Pays de Mets*, *Pays de Metsain/Messin* ou encore *Le Messein*, *le Messain* (Bouteiller 1874, 169), ce qui a amené Roland Puhl (1999, 167s.) à penser à une formation en *-īnus*, suffixe pourtant très rarement utilisé pour la formation de gentilés. Ici aussi, les lieux-dits récents *Les Messings* ou *Les Messinges*, assez fréquemment attestés en région messine, pourraient faire penser à un suffixe *-ing*. Comme pour *loherenc*, il aurait été confondu avec *-ānus*, en fait beaucoup plus fréquent: l'étude récente de Palle Spore (1996, 1363) a démontré que déjà à l'époque latine, environ 30 % des gentilés étaient formés à l'aide de ce suffixe. La tendance à remplacer *-ing* par *-ānus* a sans doute aussi été accélérée par le fait qu'un [n] final était souvent renforcé

(63) Voir entre autres les mentions littéraires suivantes: Foulet 1925, v. 4642 *Loherenc*; Herbin 1992, v. 2576 *Loharains*, v. 2589 *Loherans*, v. 2598 *Loharans*, v. 2797 *Loherains*, v. 6290 *Lohairans*, v. 6580 *Lohairent*; Lecoy 1962, v. 2129 *Loherenz*, v. 2780 *Loherenc*; Iker-Gittleman 1996/97, v. 1205 etc. *Loherens*; Meyer 1875, v. 1080 *Loarenc*; Taylor 1952, v. 268 etc. *Loheren*, v. 462 etc. *Loheran*, v. 576 *Loherenz*, v. 5079 etc. *Loherenc*, v. 8428 *Loheranz*, v. 9685 *Loherent*.

(64) Lecoy 1965, v. 747-752: *Les veïssiez fleüteors / et menestreus et jugleors / Si chantoit li uns rotruenges / Li autres notes lohorenges / Por ce c'on fet en Loheraigne / Plus beles notes qu'en nul raigne.*

(65) *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle (1789-1960)*, vol. 10, Paris 1983, 1368.

(66) Puhl 1999, 168 souligne à juste titre qu'il ne peut être question d'identité géographique entre le *pagus Mettensis* du haut moyen âge et le *Pays Messin* du moyen âge tardif; «gleichwohl ist es nicht auszuschließen, dass die Namenbildung ins frühe Mittelalter zurückreicht, in der Überlieferung jedoch von der urkundensprachlichen *-ensis*-Bildung überdeckt wurde».

par l'adjonction d'une occlusive palatale en ancien lorrain (*jarding, escheving, tesmoing, ung*, etc.: Stark 1965, 120).

En guise de conclusion, on retiendra que la vision des historiens, comme des linguistes, sur la genèse linguistique de ce doublet choronymique(67) a sans doute été faussée par le fait que les différentes composantes de ce néologisme carolingien ne semblaient pas poser de problèmes étymologiques et qu'on disposait de toutes les informations historiques relatives à la motivation du nom. Curieusement, les erreurs d'interprétation présumées ne sont donc nullement dues à des problèmes phonétiques, morphologiques, sémantiques ou autres liés au caractère obscur des formes historiques attestées. C'est la réflexion théorique sur la fonction de la variation linguistique en matière d'onomastique(68) qui fait encore trop souvent défaut. *Regnum Lotharii, regnum Lothariense, regnum Lotharicum*, *Lotharingia*, etc., sont des variantes stylistiques(69) et sans doute aussi des variantes diatopiques; mais rien ne nous autorise à y voir les moteurs d'une quelconque transformation historique.

En revanche, contrairement aux affirmations de la recherche antérieure, **Lothario regno* et **Lotharingun* constituent un doublet traductif tout à fait authentique, reflétant ainsi le caractère particulier d'une région

(67) Pour cette notion voir Weyers 1996 et Besse 2000, 37. Ce type de doublets a rarement fait l'objet d'études détaillées menées dans la perspective d'une linguistique de contact, y compris pour les nombreuses appellations bilingues en *-ensis* et en *-gawja* désignant des *pagi* du haut moyen âge. On signalera néanmoins que les matériaux nécessaires à de telles études ont été rassemblés par Polenz 1961 et Puhl 1999; une approche méthodologique est proposée par Pitz 2002b, 96sqq.

(68) À ce sujet, on se reportera à Pitz 2002c, 283: «Als 'Problemlösungsstrategie', mit deren Hilfe die *individuelle* Struktur mehrsprachiger Toponyme aufgedeckt und ihre Einbettung in die Sprachentwicklung bilingualer Räume illustriert werden kann, wird das Konzept der *Interferenz* ... nach meinem Ermessen in einigen wichtigen Punkten dem der *Varianz* zu weichen haben, die immer auch einsprachig möglich ist, obwohl sie oft nur durch die Chance der doppelten Überlieferung wirklich deutlich erkennbar wird. *Interferenz* zeigt sich im Bereich der Kontaktonomastik freilich umso klarer gerade im *systematischen* Vergleich, wenn etwa das Ineinandergreifen von fränkischen und romanischen Bildungsmustern immer wieder zu eigenständigen, von den jeweiligen Ausgangssystemen abweichenden Neuentwicklungen führt».

(69) Voir aussi Back 1996, 1348: «Eine und dieselbe Gebietseinheit kann je nach Sprache oder auch je nach Ausdrucksabsicht innerhalb einer Sprache unterschiedlich benannt sein», et ibid. p. 1353: «Das Phänomen des ‚Stilwerts' von Namenvariation bei Choronymen (einfach – erweitert; gemeinsprachlich – fachsprachlich; offiziell – informell; poetisch – verächtlich, usw.) bedarf dringend einer eingehenderen Untersuchung».

bilingue. On ne s'étonnera pas de constater que la structure morphologique des formations romanes et allemandes diffère considérablement, car ce constat est tout aussi valable pour les formations toponymiques du type *-villa/-ingen*, *-curtis/-ingen*, etc., dont personne ne contesterait le caractère authentique (Pitz 2002a, 267-270 et 272-274). C'est la fonction que les locuteurs contemporains attribuaient à ces néologismes qui doit être identique dans les deux langues, même si les moyens grammaticaux employés pour l'exprimer sont radicalement différents et révèlent sans doute une certaine différence de mentalité. Il s'agissait en fait de lier la notion de pouvoir à la personne du roi de la façon la plus étroite et la plus nette qui soit. Si pour les locuteurs galloromans, ce but est atteint par un renvoi immédiat aux symboles du pouvoir (*rēgnum*), il paraît apparemment plus pertinent en vieux haut allemand d'évoquer la communauté d'hommes, le «Personenverband» symbolisé par l'usage du suffixe *-ing*, et de renvoyer ainsi à l'idée de la vassalité («Gefolgschaft») – ce qui nous ouvre sans doute de nouvelles perspectives pour des études interdisciplinaires sur la genèse et l'évolution de ce concept (*vassaticum, vassaliticum*) à l'époque carolingienne qui traduit, elle aussi, une transformation profonde de la société.

Université de Sarrebruck Martina PITZ

Appendice: Inventaire des formes du choronyme *Lorraine*(70)

I. Scripta documentaire: Chartes françaises du XIIIe siècle(71)

Loheregne (1237, HOV; 1243, A; 1264, W); *Loherrainne* (1239, L); *Lohereigne* (1239, A; 1246, A; 1247, A; 1255, HOV; 1277, HOV); *Lorregne*

70) Dans un ouvrage de synthèse récent, l'historien Thomas Bauer (1997, 13) a affirmé que toute tentative de rassembler la totalité des mentions historiques pour *regnum Hlotharii* et *Lotharingia* dans les sources latines antérieures à 1200 était sans doute vouée à l'échec. Pour les besoins de cette étude, je me suis donc contentée d'un listage approximatif qu'il me semble inutile de reproduire *in extenso*, d'autant plus qu'un échantillon assez représentatif est cité chez Gysseling 1960, 636. Ce listage me permet néanmoins d'affirmer que les sources latines provenant des régions germanophones transmettent le plus souvent *Lotharingia*, *Lotheringia* ou *Lutharingia*, *Lutheringia*, alors que les scribes des régions romanophones notent généralement *Lotharingia* ou *Lothoringia*, cette dernière variante étant de loin la plus fréquente au XIIe siècle.

(71) Ont été dépouillés les recueils de chartes et de regestes suivants: Arnod 1974 (= A); Ausfeld 1900 (= Au); Denaix 1959 (= De); Gigot 1974 (= Gi); Holtus/Overbeck/Völker 2003 (= HOV); Lanher 1975 (= L); Lesort 1904 (= Le); Pitz 2000 (= P); Pitz 2001 (= Pi); Wailly 1878 (= W). Les dates sont celles des documents originaux. Seules les mentions historiques ne contenant pas d'abréviations problématiques ont été retenues.

(1240, L; 1248, A; 1250, A; 1251, A; 1253, HOV; 1255, A; 1256, HOV; 1257, A; 1261, L; 1266, L; 1267, W; 1277, HOV); *Loherreinne* (1242, A); *Lorrehene* (1242, A); *Loherainne* (1242/43, A; 1246, W; 1251, A; 1252, HOV; 1268, W; 1268, Gi; 1287, W; 1293, W); *Lothoringie* (1243, A); *Loheraine* (1243, Pi; 1252, HOV); *Lorreigne* (1243/44, A; 1275, W; 1276, HOV; 1277, HOV; 1279, W; 1282, W; 1286, W; 1287, W; 1291, W; 1295, W; 1299 P); *Loherraigne* (1244, Pi); *Loherraine* (1247, A; 1265, HOV); *Loherreine* (1248, A; 1249, A; 1257/58 A); *Lohereine* (1248, A; 1255, L); *Loheroinne* (1249, L); *Lohoreine* (1249, A); *Lorrenne* (1252, HOV; 1269, L); *Lohenrraine* (1252, W); *Lohorreigne* (1255, L); *Loheraigne* (1255, HOV); *Loeraine* (1255, HOV); *Lorrainne* (1255, HOV; 1262, HOV; 1265, HOV; 1266, HOV; 1279, W; 1283, W; 1287, W; 1292, W; 1295, W); *Lourregne* (1255, HOV); *Lorraine* (1255, HOV; 1262, W; 1268, W; 1269, HOV); *Lorreane* (1255, A); *Lehereine* (1256, HOV); *Loiereine* (1256, W); *Loorrane* (1257, A); *Loheronne* (1257/58, A); *Lohereinne* (1258, L); *Loierranne* (1259/60, A); *Loherrenne* (1260, Pi); *Loheroingne* (1260, L); *Loherrene* (1261, A); *Loherenne* (1261, L; 1268, L; 1270, W; 1277, HOV); *Lohorranne* (1262, W); *Lorenne* (1264, HOV; 1296, W); *Lohoranne* (1265, L); *Loheraingne* (1266, HOV; 1268, W; 1269, HOV); *Loyierengne* (1267, W); *Lorraingne* (1268, W; 1269, HOV); *Lorrengne* (1269, De); *Lorainne* (1270, W); *Lorraigne* (1271, HOV; 1277, HOV); *Loieregne* (1272, W); *Loieregne* (1272, W); *Loreingne* (1274, W); *Lorrengne* (1274, W); *Lohoraigne* (1277, HOV); *Loheranne* (1277, HOV); *Louraine* (1278, HOV); *Lohoraigne* (1278, W); *Lorreinne* (1282, W); *Loraigne* (1283, W); *Lorreingne* (1288, W; 1299, Au); *Loherengne* (1290, W; 1296, Au); *Lohereingne* (1294, W); *Lohrregne* (1294, Au); *Loherine* (1299, Le).

II. Scripta littéraire: Quelques exemples(72)

Loeraigne (Lö, v. 318); *Loeraine* (Sw, v. 5954); *Loeregne* (Aur, 264); *Loëreine* (IG, v. 16451); *Loereine* (Ho, v. 147); *Loharainne* (Her, v. 24); *Loheraigne* (IG, v. 11088; Sw, v. 5479; Lec, v. 749); *Loheraine* (IG, v. 6151,

(72) Voir Pfister 1993, 32: «Ce qui importe pour l'étude de la scripta, c'est la date du manuscrit». Ont été dépouillées les éditions de textes suivantes: Aebischer 1965 (Aeb); Arnold 1940 (=Arn); Auracher 1877 (= Aur); Benary 1930 (= Ben); Buridant 1976 (= Bur); Herbin 1992 (= Her); Holden 1979 (= Ho); Lecoy 1965 (=Lec); Löseth 1903 (= Lö); Lohrmann 2004 (= Loh); Perrier 1926 (= Per); Reiffenberg 1836/38 (= Rei); Schultz-Gora 1909 (SchG); Sweetser 1974 (= Sw); Taylor 1952 (= Tay); Walpole 1949/50 (=Wal); Wulff 1879/80 (= Wu); ainsi que – en raison de la fréquence de notre choronyme dans ce texte, malgré la datation assez tardive du manuscrit de référence (XIVe s., lorrain) – Iker-Gittleman 1996/97 (IG).

6236; Loh, 790; Sw, v. 4355, 5306, 7569); *Loheraingne* (Her, v. 5714, 8838; IG, v. 14078); *Loherainne* (Her, v. 17, 57, 199, 1368, 1933, 2236, 2453, 2695, 4681, 3695; IG, v. 10391, 10717, 13030, 13684; Loh, 791; Rei, v. 7070; Sw, v. 6554; Tay, v. 302, 369, 3571); *Loheregne* (Aeb., v. 101; Ho, v. 7271); *Lohereigne* (Bur, 153; IG, v. 9994; SchG, v. 7648); *Lohereine* (IG, v. 15471, 15940); *Lohereinne* (Per, v. 444, 2000); *Loherene* (Bur, 153); *Loherregne* (Arn, v. 10112; IG v. 2142, 3246); *Lohierregne* (Arn, v. 11031); *Lohierrenne* (Arn, v. 11029); *Loorainne* (Wu); *Lorhereigne* (Bur, 153); *Loroine* (Wal, 114); *Lorraingne* (Her, v. 5324); *Lorrengne* (Her, v. 5041).

Références bibliographiques

Aebischer, Paul 1965 (éd.). *Le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, Genève.

Apfelstedt, Friedrich 1881 (éd.). *Lothringischer Psalter. Altfranzösische Übersetzung des XIV. Jahrhunderts mit einer grammatischen Einleitung, enthaltend die Grundzüge der Grammatik des altfranzösischen Dialects, und einem Glossar*, Heilbronn.

Arnod, Michel 1974. *Publication des plus anciennes chartes en langue vulgaire antérieures à 1265 conservées dans le département de Meurthe-et-Moselle*, thèse ms., 3 vol., Nancy.

Arnold, Ivor 1940 (éd.). *Le roman de Brut de Wace*, Paris.

Auracher, Theodor 1877. «Der sogenannte poitevinische Pseudo-Turpin», *Zeitschrift für romanische Philologie* 1, 259-336.

Ausfeld, Ernst 1900. «Die Anfänge des Klosters Fraulautern bei Saarlouis», *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde* 12, 1-60.

Bach, Adolf [2]1981. *Deutsche Namenkunde*, vol. II,1, Heidelberg.

Back, Otto 1996. «Typologie der Ländernamen: Staaten-, Länder-, Landschaftsnamen», in: Eichler, Ernst et al. (éd.): Namenforschung. Ein internationales Handbuch zur Onomastik. 2. Teilband, Berlin/New York, 1348-1356

Bader, Heinrich 1969: *Von der ‚Francia' zur ‚Ile-de-France': Ein Beitrag zur Geschichte von altfranzösisch France, Franceis, franceis*, Winterthur.

Bauer, Thomas 1997. *Lotharingien als historischer Raum*, Cologne et al.

Benary, Walter 1930. «Der zweite Teil des ‚Auberi'», Zeitschrift für romanische Philologie 50, 385-436.

Besse, Maria 2000. «Les doublets toponymiques le long de la frontière linguistique: méthodologie, chronologie phonétique, étude de cas. L'exemple de la Belgique», *Bulletin de la Commission royale de Toponymie et Dialectologie* 72, 35-102.

Betzendörfer, Eduard 1916. *Die Sprache der Metzer Bannrollen. Ein Beitrag zur Kenntnis der Metzer Mundart im 13. Jahrhundert*, Darmstadt.

Beyer, Heinrich et al. 1860 (éd.). *Urkundenbuch zur Geschichte der jetzt die preussischen Regierungsbezirke Trier und Coblenz bildenden mittelrheinischen Territorien*, vol. 1, Coblence.

Bohn, Thomas/Rapp, Andrea 1995. «Nachträge zum 'Corpus der altdeutschen Originalurkunden'. Mit Editionen und Untersuchungen», in: Gärtner, Kurt/Holtus, Günter (éd.): *Beiträge zum Sprachkontakt und zu den Urkundensprachen zwischen Maas und Rhein*, Trèves, 215-283.

Bloh, Ute von/Gärtner, Kurt/Heintze, Michael 2002. «‚Lohier et Malart' – ‚Loher und Maller': Vorschläge zu einer Edition des Epos», in: Haubrichs, Wolfgang/ Herrmann, Hans-Walter (éd.): *Zwischen Deutschland und Frankreich: Elisabeth von Lothringen, Gräfin von Nassau-Saarbrücken*, Sarrebruck, 427-457.

Boshof, Egon 1987. «Lotharingien – Lothringen: Vom Teilreich zum Herzogtum», in: Heit, Alfred (éd.): *Zwischen Gallia und Germania, Frankreich und Deutschland. Konstanz und Wandel raumbestimmender Kräfte*, Trier, 129-153.

Bouteiller, Ernest de 1874. *Dictionnaire topographique de l'ancien département de la Moselle,* Paris.

Braune, Wilhelm/Eggers, Hans 1987. *Althochdeutsche Grammatik*, Tübingen.

Brühl, Carlrichard/Schneidmüller, Bernd 1997. *Beiträge zur mittelalterlichen Reichs- und Nationsbildung in Deutschland und Frankreich*, Munich.

Bruneau, Charles 1913. *Etude phonétique des patois d'Ardennes*, Paris.

Buchmüller-Pfaff, Monika 1990. *Siedlungsnamen zwischen Spätantike und frühem Mittelalter. Die –iacum-Namen der römischen Provinz Belgica Prima*, Tübingen.

Bumke, Joachim 1991. Wolfram von Eschenbach, Stuttgart/Weimar.

Burg, Josef 1980 (éd.). *Regesten der Prämonstratenserabtei Wadgassen bis zum Jahre 1571*, Sarrebruck.

Buridant, Claude 1976. *La traduction du Pseudo-Turpin du ms. Vatican Regina 624*, Genève.

Busse, Dietrich et al. 1994. *Begriffsgeschichte und Diskursgeschichte. Methodenfragen und Forschungsergebnisse der historischen Semantik*, Opladen.

Chambon, Jean-Pierre/Greub, Yan 2000. «Données nouvelles pour la linguistique galloromane: Les légendes monétaires mérovingiennes», *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 95, 147-182.

Cramer, Thomas [2]2002. «Lohengrin», *Lexikon des Mittelalters* V, 2079-2082.

Denaix, Jean 1959 (éd.). *Chartes des Cisterciens de Saint-Benoît-en-Woëvre des origines à 1300*, Verdun.

Dietz, Klaus 1992. «Die französischen Ortsnamen der Peterborough Chronicle (a. c1120 bis c1155)», in: *Beiträge zur Namenforschung* 27, 36-79.

Dorion, Henri/Poirier, Jean 1975. *Lexique des termes utiles à l'étude des noms de lieux*, Québec.

Dosdat, F. 1909. «Die Mundart des Kantons Pange», *Zeitschrift für romanische Philologie* 33, 186-277.

Du Cange, Carolus 1954. *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, 10 vol., Graz.

Eggert, Wolfgang 1992. «Ostfränkisch – fränkisch – sächsisch – römisch – deutsch. Zur Benennung des rechtsrheinisch-nordalpinen Reiches bis zum Investiturstreit», *Frühmittelalterliche Studien* 26, 239-273.

Ewig, Eugen 1964. «Beobachtungen zur politisch-geographischen Terminologie des fränkischen Großreiches und seiner Teilreiche des 9. Jahrhunderts», in: Repgen, Konrad/Skalweit, Stephan (éd.): *Spiegel der Geschichte. Festgabe für Max Braubach zum 10. April 1964*, Münster, 99-140.

Felder, Egon 1978. *Germanische Personennamen auf merowingischen Münzen. Studien zum Vokalismus*, Heidelberg.

Figge, Udo L. 1976. «Anmerkungen zur Aufgabe der Sprachgeschichte am Beispiel von „ei" im Französischen», in: *Lendemains* 1, 89-99.

Foulet, Lucien 1925 (éd.). *Jean Renart, Galeran de Bretagne, roman du XIIIe siècle*, Paris.

Franck, Johannes 1909. *Altfränkische Grammatik. Laut- und Formenlehre*, Göttingen.

Gähwiler, Heinrich 1962. *Das lateinische Suffix –ensis*, Zug.

Gärtner, Kurt/Holtus, Günter 1995. «Die erste deutsch-französische ‚Parallelurkunde'. Zur Überlieferung und Sprache der Straßburger Eide», in: *id.* (éd.): *Beiträge zum Sprachkontakt und zu den Urkundensprachen zwischen Maas und Rhein*, Trèves, 97-127.

Gärtner, Kurt et al. 1997. «Urkunden des 13. Jahrhunderts als Quellen sprachlicher Untersuchungen zum Westmitteldeutschen und Ostfranzösischen», in: Gärtner, Kurt/Holtus, Günter (éd.): Urkundensprachen im germanisch-romanischen Grenzgebiet, Mayence, 21-138.

Gallée, Johann Heinrich/Lochner, Johann [2]1910. *Altsächsische Grammatik*, Halle/Leiden.

Gamillscheg, Ernst [2]1970. *Romania Germanica. Sprach- und Siedlungsgeschichte der Germanen auf dem Boden des alten Römerreiches*, vol. 1: *Zu den ältesten Berührungen zwischen Römern und Germanen: Die Franken*, Berlin.

Geary, Patrick J. 2002. *Europäische Völker im frühen Mittelalter. Zur Legende vom Werden der Nationen*, Francfort sur le Main.

Georges, Karl Ernst 1985. *Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch*, Darmstadt.

Geuenich, Dieter et al. 1999. «Sprachliche, soziale und politische Aspekte der Personennamen des 4. bis 8. Jahrhunderts. Vorstellung des interdisziplinären Projekts *Nomen et gens*», *Onoma* 34, 91-99.

Gigot, Jean-Gabriel 1974. *Chartes en langue française antérieures à 1271 conservées dans le département de la Haute Marne,* Paris.

Gleich, Leonhard 1925. *Der landschaftliche Charakter der Geste des Loherains*, Bielefeld.

Godefroy, Frédéric 1938. *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle*, Paris.

Goebl, Hans 1970. *Die normandische Urkundensprache. Ein Beitrag zur Kenntnis der nordfranzösischen Urkundensprache des Mittelalters*, Vienne.

Goebl, Hans 1985. «Linguistische Macht über Namen → politische Macht über deren Träger, oder: Das Rumpelstilzchen-Syndrom. Bemerkungen zur Sprachmagie bei Choronymen», *Grazer linguistische Studien* 23, 7-33.

Goerlich, Eduard 1889. *Der burgundische Dialekt im 13. und 14. Jahrhundert*, Heilbronn.

Goetz, Hans-Werner 1999. *Moderne Mediävistik. Stand und Perspektiven der Mittelalterforschung*, Darmstadt.

Gossen, Carl Theodor 1967. *Untersuchungen zu den nordfranzösischen Urkundensprachen des Mittelalters*, Vienne.

Gossen, Carl Theodor 1970. *Grammaire de l'ancien picard*, Paris.

Greive, Artur 1970. *Etymologische Untersuchungen zum französischen h aspiré*, Heidelberg.

Gröhler, Hermann 1933. *Über Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen*, vol. 2, Heidelberg.

Güttler, Heinrich 1913. *Der Lautstand in der altlothringischen Übersetzung der Homilien des Haimo von Halberstadt*, Halle.

Gysseling, Maurits 1960. *Toponymisch woordenboek van België, Nederland, Luxemburg, Noord-Frankrijk en West-Duitsland (vóór 1226)*, Tongeren.

Halphen, Louis 1979. *Charlemagne et l'empire carolingien*, Paris.

Hasselrot, Bengt 1957. *Etudes sur la formation diminutive dans les langues romanes*, Uppsala.

Haubrichs, Wolfgang 1995. «Volkssprache und volkssprachige Literaturen im lotharingischen Zwischenreich (9.-11. Jh.)», in: Herrmann, Hans-Walter/Schneider, Reinhard (éd.): *Lotharingia um das Jahr 1000*, Sarrebruck, 181-244.

Haubrichs, Wolfgang 1996. «Der Krieg der Professoren. Sprachhistorische und sprachpolitische Argumentation in der Auseinandersetzung um Elsass-Lothringen zwischen 1870 und 1918», in: Marti, Roland (éd.): *Sprachenpolitik in Grenzregionen*, Sarrebruck, 213-249.

Haubrichs, Wolfgang. «Kurze Forschungsgeschichte zum literarischen Werk Elisabeths», in: Haubrichs, Wolfgang/Herrmann, Hans-Walter (éd.): *Zwischen Deutschland und Frankreich: Elisabeth von Lothringen, Gräfin von Nassau-Saarbrücken*, Sarrebruck, 17-40.

Haubrichs, Wolfgang 2003. «Die romanisch-germanische Sprachgrenze in ihrer historischen Entwicklung», in: *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde* 25, 296-303.

Haubrichs, Wolfgang 2004. «*Theodiscus*, Deutsch und Germanisch – drei Ethnonyme, drei Forschungsbegriffe. Zur Frage der Instrumentalisierung und Wertbesetzung deutscher Sprach- und Volksbezeichnungen», in: Beck, Heinrich et al. (éd.): *Zur Geschichte der Gleichung «germanisch – deutsch». Sprache und Namen, Geschichte und Institutionen*, Berlin/New York, 199-227.

Herbillon, Jules 1951. «L'âge du type *Avricourt* en Wallonie», *Bulletin de la commission royale de toponymie et de dialectologie* 25, 87-100.

Herbin, Jean-Charles 1992 (éd.). *Hervis de Mes. Chanson de geste anonyme (début du XIIIe siècle)*, Genève.

Herrmann, Hans-Walter 2002. «Lebensraum und Wirkungsfeld der Elisabeth von Nassau-Saarbrücken», in: id./Haubrichs, Wolfgang (éd.): *Zwischen Deutschland*

und Frankreich: Elisabeth von Lothringen, Gräfin von Nassau-Saarbrücken, Sarrebruck, 49-124.

Hlawitschka, Eduard 1968. *Lotharingien und das Reich an der Schwelle der deutschen Geschichte*, Stuttgart.

Hlawitschka, Eduard 1996. «Der Übergang von der fränkischen zur deutschen Geschichte. Ein Abwägen von Kriterien», *Zeitschrift für bayerische Landesgeschichte* 59, 365-394.

Holden, A. J. 1979 (éd.). *Ipomedon. Poème de Hue de Rotelande (fin du XIIe siècle)*, Paris.

Holtus, Günter/Overbeck, Anja/Völker, Harald 2003. *Luxemburgische Skriptastudien. Edition und Untersuchung der altfranzösischen Urkunden Gräfin Ermesindes (1226-1247) und Graf Heinrichs V. (1247-1281) von Luxemburg*, Tübingen.

Kampfhammer, Günther 1989. «Choronym – die zukünftige Bezeichnung für Landschaftsname? Ein Beitrag zur Begriffserklärung», *Blätter für oberdeutsche Namenforschung* 26, 32-34.

Kaufmann, Henning 1965. *Untersuchungen zu altdeutschen Rufnamen*, Munich.

Iker-Gittleman, Anne 1996/97 (éd.). *Garin le Loherenc*, 3 vol., Paris.

Keller, Hagen 1989. «Zum Charakter der ‚Staatlichkeit' zwischen karolingischer Reichsreform und hochmittelalterlichem Herrschaftsausbau», in: *Frühmittelalterliche Studien* 23, 248-264.

Keller, Hagen 1991. «Reichsorganisation, Herrschaftsformen und Gesellschaftsstrukturen im Regnum Teutonicum», in: *Il secolo di ferro: mito e realità del secolo X*, Spoleto, 159-195.

Keuffer, Max 1895. *Die Stadt-Metzer Kanzleien und ihre Bedeutung für die Geschichte des ‚Romans'*, Erlangen

Koselleck, Reinhart 1986: «Sozialgeschichte und Begriffsgeschichte», in: Schieder, Theodor/Sellin, Volker (éd.): *Sozialgeschichte in Deutschland*, vol. 1, Göttingen 1986, 89-109.

Lanher, Jean 1975. *Chartes en langue vulgaire antérieures à 1271 conservées dans le département des Vosges*, Paris.

Lausberg, Heinrich 1967. *Romanische Sprachwissenschaft*, vol. 1: *Einleitung und Vokalismus*, Berlin.

Lecoy, Félix 1962 (éd.). *Jean Renart. Le roman de la rose ou de Guillaume de Dole*, Paris.

Lecoy, Félix 1965 (éd.). *Guillaume de Lorris et Jean de Meun: Le Roman de la Rose*, 3 vol., Paris.

Le Jan, Régine 1995. «L'aristocratie Lotharingienne: Structure interne et conscience politique», in: Herrmann, Hans-Walter/Schneider, Reinhard (éd.): *Lotharingia – eine europäische Kernlandschaft um das Jahr 1000*, Sarrebruck, 71-88.

Lesort, André 1904 (éd.). *Les chartes du Clermontois conservées au Musée Condé, à Chantilly (1069-1352)*, Paris.

Löseth, Eilart 1903 (éd.). *Robert le Diable. Roman d'aventures*, Paris.

Lohrmann, Dietrich 2004. «Lothringen, Paris und Aachen in einer naturkundlichen Enzyklopädie aus Metz (ca. 1245-1250)», in: Gouguenheim, Sylvain et al. (éd.): *Retour aux sources. Textes, études et documents d'histoire médiévale offerts à Michel Parisse*, Paris, 786-793.

Lot, Ferdinand 1891. «Origine et signification du mot 'Carolingien'», *Revue historique* 46, 68-73.

Lot, Ferdinand 1933. «De l'origine et de la signification historique et linguistique des noms de lieux en –ville et en -court», *Romania* 59, 199-246.

Lugge, Margret 1960. *«Gallia» und «Francia» im Mittelalter. Untersuchungen über den Zusammenhang zwischen geographischhistorischer Terminologie und politischem Denken vom 6.-15. Jahrhundert*, Bonn.

Marstrander, Carl 1925. «Klodvignavnet», *Avhandlinger utgitt av Det norske videnskaps-akademi i Oslo, hist.-filos. Kl.*, 1-39.

Martin, Philippe [2]2002. «Lothringerepen», *Lexikon des Mittelalters* V, 2137s.

Meid, Wolfgang 1967. *Germanische Sprachwissenschaft*. III: *Wortbildungslehre*, Berlin.

Menke, Hubertus 1980. *Das Namengut der karolingischen Königsurkunden. Ein Beitrag zur Erforschung des Althochdeutschen*, Heidelberg.

Meyer, Paul 1875 (éd.). *La Chanson de la croisade contre les albigeois*, vol. 1, Paris.

Meyer-Lübke, Wilhelm 1992. *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg.

Mohr, Walter 1957. «Entwicklung und Bedeutung des lothringischen Namens», in: *Bulletin Du Cange* 27, 313-336.

Mölk, Ulrich 1989. «Lohier et Malart. Fragment d'une chanson de geste disparue», *Romania* 110, 466-492.

Monjour, Alf 1989. *Der nordostfranzösische Dialektraum*, Francfort sur le Main et al.

Müller-Mertens, Eckhard 1970. *Regnum Teutonicum. Aufkommen und Verbreitung der deutschen Reichs- und Königsauffassung im früheren Mittelalter*, Berlin.

Munske, Horst Haider 1964. *Das Suffix *-inga/-unga in den germanischen Sprachen*, Marburg.

Nonn, Ulrich 1983. *Pagus und Comitatus in Niederlothringen. Untersuchungen zur politischen Raumgliederung im früheren Mittelalter*, Bonn.

Nyrop, Kristof 1908. *Grammaire historique de la langue française*, vol. 3, Copenhague.

Parisot, Robert 1899. *Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens (843-923)*, Paris.

Parisot, Robert 1909. *Les origines de la Haut-Lorraine et sa première maison ducale (959-1033)*, Paris.

Parisse, Michel (éd.) 1978. *Histoire de Lorraine*, Paris.

Parisse, Michel 1990. *Austrasie, Lotharingie, Lorraine. Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, vol. 1: *L'époque médiévale*, Nancy/Metz.

Parisse, Michel 1995. «La Lotharingie: naissance d'un espace politique», in: Herrmann, Hans-Walter/Schneider, Reinhard (éd.): *Lotharingia – eine europäische Kernlandschaft um das Jahr 1000*, Sarrebruck, 31-48.

Parisse, Michel [2]2002. «Lotharingien», «Lothringen», *Lexikon des Mittelalters* 5, 2127-2137.

Parisse, Michel 2002. «Lotharingie», in: Gauvard, Claude/Libera, Alain de/Zink, Michel (éd.): *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, 848s.

Penndorf, Ursula 1974. *Das Problem der ‚Reichseinheitsidee' nach der Teilung von Verdun (843)*, Munich.

Paul, Hermann/Wiehl, Peter/Grosse, Siegfried 1989. *Mittelhochdeutsche Grammatik*, Tübingen.

Perrier, J. L. 1926 (éd.). *Le siège de Barbastre*. Paris.

Pfister, Max 1992. «Sonorisierungserscheinungen in der galloromanischen und italoromanischen Toponomastik vor dem Jahr 900», in: Schützeichel, Rudolf (éd.): *Philologie der ältesten Ortsnamenüberlieferung*, Heidelberg, 311-331.

Pfister, Max 1993. «Scripta et koinè en ancien français aux XIIe et XIIIe siècles?», in: Knecht, Pierre/Marzys, Zygmunt (éd.): *Écriture, langues communes et normes. Formation spontanée de koinès et standardisation dans la Galloromania et son voisinage*. Actes du colloque tenu à l'université de Neuchâtel du 21 au 23 septembre 1988, Paris, 17-41.

Pfister, Max 2001. «Nordöstliche Skripten im Grenzbereich Germania-Romania vor 1300», in: Gärtner, Kurt/Holtus, Günter/Rapp, Andrea/Völker, Harald (éd.): *Urkundensprachen im Grenzbereich von Germania und Romania im 13. und 14. Jahrhundert*, Trèves, 223-244.

Philipon, Édouard. «Les parlers du duché de Bourgogne aux XIIIe et XIVe siècles», *Romania* 39, 476-531.

Pitz, Martina 1997. *Siedlungsnamen auf –villare (-weiler, -villers) zwischen Mosel, Hunsrück und Vogesen. Untersuchungen zu einem germanisch-romanischen Mischtypus der jüngeren Merowinger- und der Karolingerzeit*, 2 vol., Sarrebruck.

Pitz, Martina 2000. «Schreibsprachgeschichte im Sprachgrenzbereich – Reflex einer Mischkultur? Methodische Überlegungen zu Entwicklungen des 13. und 14. Jahrhunderts mit Bezug auf die lothringische Herrschaft Boulay/Bolchen», in: Marti, Roland (éd.): *Grenzkultur – Mischkultur?*, Sarrebruck, 93-145.

Pitz, Martina 2001. «Volkssprachige Originalurkunden aus Metzer Archiven bis zum Jahr 1270», in: Holtus, Günter et al. (éd.): *Skripta, Schreiblandschaften und Standardisierungstendenzen. Urkundensprachen im Grenzbereich von Germania und Romania im 13. und 14. Jahrhundert*, Trèves, 295-393.

Pitz, Martina 2002a. «Nouvelles données pour l'anthroponymie de la Galloromania: Les toponymes mérovingiens du type Avricourt», *Revue de linguistique romane* 66, 421-449.

Pitz, Martina 2002b. «In pago Albense/Albechowa. Onomastische Reflexe frühmittelalterlicher Mischsiedlung von Franken und Romanen im heute romanophonen Lothringen», in: Ernst, Peter et al. (éd.): *Ortsnamen und Siedlungsgeschichte*, Heidelberg, 95-106.

Pitz, Martina 2002c. «Genuine Übersetzungspaare primärer Siedlungsnamen an der lothringischen Sprachgrenze. Überlegungen zu ihrem sprach- und siedlungsgeschichtlichen Aussagewert», *Onoma* 36, 255-288.

Pitz, Martina 2003a. «Franz Petris Habilitationsschrift in inhaltlich-methodischer und forschungsgeschichtlicher Perspektive», in: Dietz, Burkhard et al. (éd.): *Griff*

nach dem Westen. Die ‚Westforschung' der völkisch-nationalen Wissenschaften zum nordwesteuropäischen Raum (1919-1960), Münster, 225-246.

Pitz, Martina 2003b. «Methodische Innovation trotz politischer Instrumentalisierung? Ein Blick aus der germanistischen Mediävistik auf die Quellen und Methoden der historischen Kulturraumforschung», in: http://hsozkult.geschichte.hu-berlin.de/rezensionen/type=revsymp&id=320, disponible sur le Net depuis le 16 mai 2003.

Pitz, Martina 2003b. «Innovations du centre et archaïsmes du nord-est: fruits du contact des langues en Gaule mérovingienne? Considérations sur le nord-est du domaine d'oïl dans la perspective d'une linguistique de contact», *Vox Romanica* 62, 86-113.

Pitz, Martina à paraître a. «Kulturelle Umorientierung als Motor sprachlicher Innovation? Überlegungen zur Durchsetzung ‚südlicher' Formen in der deutschsprachigen Urkundenüberlieferung des 14. Jahrhunderts im Saar-Mosel-Raum», in: Gärtner, Kurt/Holtus, Günter (éd.): *Überlieferungs- und Aneignungsprozesse im 13. und 14. Jahrhundert auf dem Gebiet der westmitteldeutschen und ostfranzösischen Urkunden- und Literatursprachen*, Trèves.

Pitz, Martina à paraître b. «Im Spannungsfeld zwischen Original und Kopie. Überlegungen zu Doppelausfertigungen altlothringischer Urkunden des 13. Jahrhunderts», in: Gärtner, Kurt/Holtus, Günter (éd.): *Überlieferungs- und Aneignungsprozesse im 13. und 14. Jahrhundert auf dem Gebiet der westmitteldeutschen und ostfranzösischen Urkunden- und Literatursprachen.*, Trèves.

Pitz, Martina à paraître c. «Du moyen français en milieu germanophone: La correspondance française de la comtesse Élisabeth de Nassau et de Sarrebruck (±1395 – 1456)».

Pitz, Martina à paraître d. «Frühe rheinfränkische Urkunden aus dem Raum westlich und östlich des Pfälzer Waldes: Reflex einer sprachlichen Abschichtung des Westrich?», in: Greule, Albrecht/Meier, Jörg (éd.): *Die ländliche Gemeinde im Spätmittelalter. Deidesheimer Gespräche zur Sprach- und Kulturgeschichte*, Berlin

Pitz, Martina/Vollono, Maria 2003. «Die ‚zweite oder hochdeutsche Lautverschiebung' – ein obsolet gewordener Begriff für ein allzu komplexes konsonantisches Phänomen? Anmerkungen zu einer neuen Publikation», *Rheinische Vierteljahrsblätter* 67, 313-332.

Pöhlmann, Carl/Doll, Anton 1962. *Regesten der Grafen von Zweibrücken aus der Linie Zweibrücken*, Spire.

Pokorny, Julius 1959. *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Berlin/New York.

Polenz, Peter von 1961. *Landschafts- und Bezirksnamen im frühmittelalterlichen Deutschland. Untersuchungen zur sprachlichen Raumerschließung*, Marburg.

Polenz, Peter von 1977. «Raumnamen und Personengruppennamen im frühmittelalterlichen Deutschland», in: Steger, Hugo (éd.): *Probleme der Namenforschung im deutschsprachigen Raum*, Darmstadt, 375-382.

Pope, Mildred K. 1966. *From Latin to Modern French, with Especial Consideration of Anglo-Norman Phonology and Morphology*, Manchester.

Prinz, Otto 1932. *De o et u vocalibus inter se permutatis in lingua latina*, Halle.

Puhl, Roland W. L. 1999. *Die Gaue und Grafschaften des frühen Mittelalters im Saar-Mosel-Raum. Philologisch-onomastische Studien zur frühmittelalterlichen Raumorganisation anhand der Raumnamen und der mit ihnen spezifizierten Ortsnamen*, Sarrebruck.

Reichmann, Oskar/Wegera, Klaus-Peter (éd.) 1993. *Frühneuhochdeutsche Grammatik*, Tübingen.

Reiffenberg, Frédéric de (éd.) 1836/38. La chronique rimée de Philippe Mouskés, 2 vol., Bruxelles.

Remacle, Louis 1948. *Le problème de l'ancien wallon*, Liège.

Rheinfelder, Hans 1976. *Altfranzösische Grammatik*, Munich.

Roloff, Hans-Gerd 2002. «Loher und Maller», *Lexikon des Mittelalters* 5, 2083s.

Rooth, Erik 1970. «Westfälisch *loɣt* n. ‚Menge, Schar (Kinder)' und seine Vorfahren», in: Hofmann, Dietrich (éd.): Gedenkschrift für William Foerste, Cologne/Vienne, 167-176.

Rooth, Erik 1971. «Zur Forschungslage in betreff des Namens Ludwig», in: *Beiträge zur Namenforschung* 6, 207-214.

Rübekeil, Ludwig 1996. «Völkernamen Europas», in: Eichler, Ernst et al. (éd.): Namenforschung. Ein internationales Handbuch zur Onomastik. 2. Teilband, Berlin/New York, 1329-1343.

Schmidt, Adolf/Fritz, Wolfgang Dietrich (éd.) [2]2000. *Lampert von Hersfeld, Annalen*, Darmstadt.

Schneidmüller, Bernd 1979. *Karolingische Tradition und frühes französisches Königtum. Untersuchungen zur Herrschaftslegitimation der westfränkisch-französischen Monarchie im 10. Jahrhundert*, Wiesbaden.

Schneidmüller, Bernd 1987a. *Nomen patriae. Die Entstehung Frankreichs und Deutschlands in der politisch-geographischen Terminologie (10.-13. Jahrhundert)*, Sigmaringen.

Schneidmüller, Bernd 1987b. «Regnum und Ducatus. Identität und Integration in der lothringischen Geschichte des 9. bis 11. Jahrhunderts», *Rheinische Vierteljahrsblätter* 51, 81-114.

Schneidmüller, Bernd 1997. «Nomen gentis. Nations- und Namenbildung im nachkarolingischen Europa», in: Geuenich, Dieter et al. (éd.): *Nomen et gens. Zur historischen Aussagekraft frühmittelalterlicher Personennamen*, Berlin/New York, 140-156.

Schneidmüller, Bernd 2001. «Lothringen», in: *Reallexikon der germanischen Altertumskunde* 18, 621-623.

Schön, Ilse 1971. *Neutrum und Kollektivum. Das Morphem –a im Lateinischen und Romanischen*, Innsbruck.

Schöneweiss, Hans Gerd 1955. *Die Namen der Obstbäume in den romanischen Sprachen. Studien über ein Wortfeld*, Cologne.

Schröder, Edward [2]1964. Die Kaiserchronik eines Regensburger Geistlichen, Hannovre.

Schützeichel, Rudolf [2]1974. Mundart, Urkundensprache und Schriftsprache. Studien zur rheinischen Sprachgeschichte, Cologne.

Schultz-Gora, O. 1909. *Folque de Candie von Herbert le Duc de Danmartin nach den festländischen Handschriften*, vol. 1, Dresden.

Schulz, Hans-Kurt 1978. «Mediävistik und Begriffsgeschichte», in: Koselleck, Reinhart (éd.): *Historische Semantik und Begriffsgeschichte*, Stuttgart, 242-261.

Schwitzgebel, Helmut 1958. *Kanzleisprache und Mundart in Ingelheim im ausgehenden Mittelalter*, Kaiserslautern.

Sievers, Eduard [2]1892. *Der althochdeutsche Tatian*, Paderborn.

Sonderegger, Stefan 1961. «Das Althochdeutsche der Vorakte der älteren St. Galler Urkunden. Ein Beitrag zum Problem der Urkundensprache in althochdeutscher Zeit», in: Zeitschrift für Mundartforschung 28, 251-286.

Spore, Palle 1996. «Les gentilés», in: Eichler, Ernst et al. (éd.): Namenforschung. Ein internationales Handbuch zur Onomastik. 2. Teilband, Berlin/New York, 1361-1366.

Stark, Hannelore 1965. *Untersuchungen zur lothringischen Urkundensprache*, thèse ms. Vienne.

Steinbach, Franz 1939. «Gibt es einen lotharingischen Raum?», *Rheinische Vierteljahrsblätter* 9, 52-66.

Steinhoff, Hans Hugo [2]1980. «Elisabeth von Nassau-Saarbrücken», *Die deutsche Literatur des Mittelalters, Verfasserlexikon* 2, 485s.

Stotz, Peter 1998. *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, vol. 4: *Formenlehre, Syntax und Stilistik*, Munich.

Stotz, Peter 2000. *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, vol. 2: *Bedeutungswandel und Wortbildung*, Munich.

Sweetser, Franklin 1974. *Jean Renart: L'escoufle. Roman d'aventure. Nouvelle édition d'après le ms. 6565 de la Bibliothèque de l'Arsenal*, Genève.

Taylor, Pauline 1952. *Gerbert de Mez. Chanson de geste du XIIIe siècle*, Namur et al.

Tobler, Adolf/Lommatzsch, Erhard (éd.) 1963. *Altfranzösisches Wörterbuch*, vol. 5, Stuttgart.

Väänänen, Veikko 1963. *Introduction au latin vulgaire*, Paris.

Vielliard, Jeanne 1927. *Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne*, Paris.

Wagner, Norbert 1986. «Das Erstglied von Ludwig», in: *Beiträge zur Namenforschung* 21, 78-84.

Wailly, Natalis de 1878. «Notice sur les actes en langue vulgaire du XIIIe siècle contenus dans la collection de Lorraine», in: *Mémoires de l'Institut National de France, académie des Inscriptions et belles Lettres* 28,2, 1-288.

Walpole, Ronald 1949/50. «The Burgundian Translation of the Pseudo-Turpin Chronicle in BN, French ms. 25438», *Romance Philology* 3, 83-116.

Wampach, Camille 1933. *Urkunden- und Quellenbuch zur Geschichte der altluxemburgischen Territorien bis zur burgundischen Zeit*, vol. 1, Luxembourg.

Wartburg, Walther von 1962. *Französisches etymologisches Wörterbuch*, vol. 10, Bâle.

Wenskus, Reinhard 1961. *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen Gentes*, Cologne.

Werner, Karl Ferdinand 1996. «La ‚conquête franque' de la Gaule. Itinéraires historiographiques d'une erreur», in: *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* 154, 7-45.

Weyers, Christian 1996. «Nederland. Zu den Besonderheiten eines Landesnamens und seiner fremdsprachlichen Integration», *Beiträge zur Namenforschung* 31, 17-42.

Wolf, Hans Jürgen 1963. *Die Bildung der französischen Ethnica (Bewohnernamen)*, Thèse Cologne.

Wolf, Lothar/Hupka, Werner 1981. *Altfranzösisch. Entstehung und Charakteristik. Eine Einführung.* Darmstadt.

Wolfram, Herwig 2001. *Die Germanen*, Munich.

Wulff, Frederick 1879/80. «La chronique dite de Turpin. Deux anciens textes français», *Lunds Universiteits Arskrift* 16, 43-76.

Zéliqzon, Léon 1924. *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*, Strasbourg.